

PAYSSAN CONSULTING

**Étude sur les perceptions du changement climatique
en Polynésie française – DPE**

Rapport de terrain n°4

Tahiti et Moorea



Juin – 2026



Photographie 1 : Vallée de Maatea – Moorea Novembre 2023
@Photo de l'auteur



Photographie 2 : Vallée de Sainte Amélie – Papeete Mai 2026
@Photo de l'auteur

Note :

Ce rapport est à destination de la Direction Polynésienne de l'Énergie. Il a entièrement été rédigé par Alexi Payssan, consultant anthropologue en charge de la réalisation de l'étude. L'ensemble des personnes est anonymisé¹, les prénoms utilisés dans ce rapport sont des alias². Certaines informations, dans les citations d'entretien, du type « secrets de famille » ont été volontairement rendues vagues ou censurées pour les préserver.

Les mots isolés entre guillemets français (« ») sont des termes émiques (locaux) réemployés (sauf indication) et n'ayant pas d'auteur rattaché.

¹Les personnes ayant un poste unique facilement identifiable (e.g. Maire de commune) ont eu le choix d'être anonymisées partiellement, intégralement ou non.

² Les alias ont été choisis pour refléter au minimum le genre, la catégorie d'âge et l'origine culturelle du prénom. À notre connaissance, il n'existe pas d'étude sociologique portant sur le rapport entre prénoms et catégories sociales en Polynésie française, les choix effectués ne prétendent donc pas refléter des catégories socioprofessionnelles au sens des nomenclatures classiques.

Table des matières

Introduction.....	3
Méthodologie et présentation des limites	4
Données quantitatives et indicatives.....	4
Limites du terrain	4
1- Mobilisation des savoirs locaux	5
Tahiti (Papeete).....	5
Presqu'île de Tahiti et Moorea.....	9
2- Perception corporelle du changement climatique.....	12
Tahiti (Papeete).....	12
Tahiti (presqu'île) et Moorea.....	14
3- Confusion entre les sources et impacts du changement climatique et ceux liés à d'autres sources de pressions, environnementales ou non.....	18
Tahiti (Papeete).....	18
Tahiti (presqu'île) et Moorea.....	20
4- Sentiment de perte de conditions environnementales passées et idéalisées, et de nostalgie environnementale.....	23
Tahiti (Papeete).....	23
Tahiti (presqu'île) et Moorea.....	25
5- Vision pessimiste de l'avenir qui induit un certain défaitisme vis-à-vis de l'action	28
Tahiti (Papeete).....	28
Tahiti (presqu'île) et Moorea.....	30
6- Confiance envers les savoirs/discours scientifiques	32
Tahiti (Papeete).....	32
Tahiti (presqu'île) et Moorea.....	34
7- Utilisation des nouveaux médias numériques	36
Tahiti (Papeete).....	36
Tahiti (presqu'île) et Moorea.....	38
Conclusion	40
Synthèse des recommandations à la DPE	40



Court terme – directement actionnable	40
Moyen terme – partenariats à construire	41
Long terme – travail de fond sur le cadrage.....	41
Bibliographie.....	42

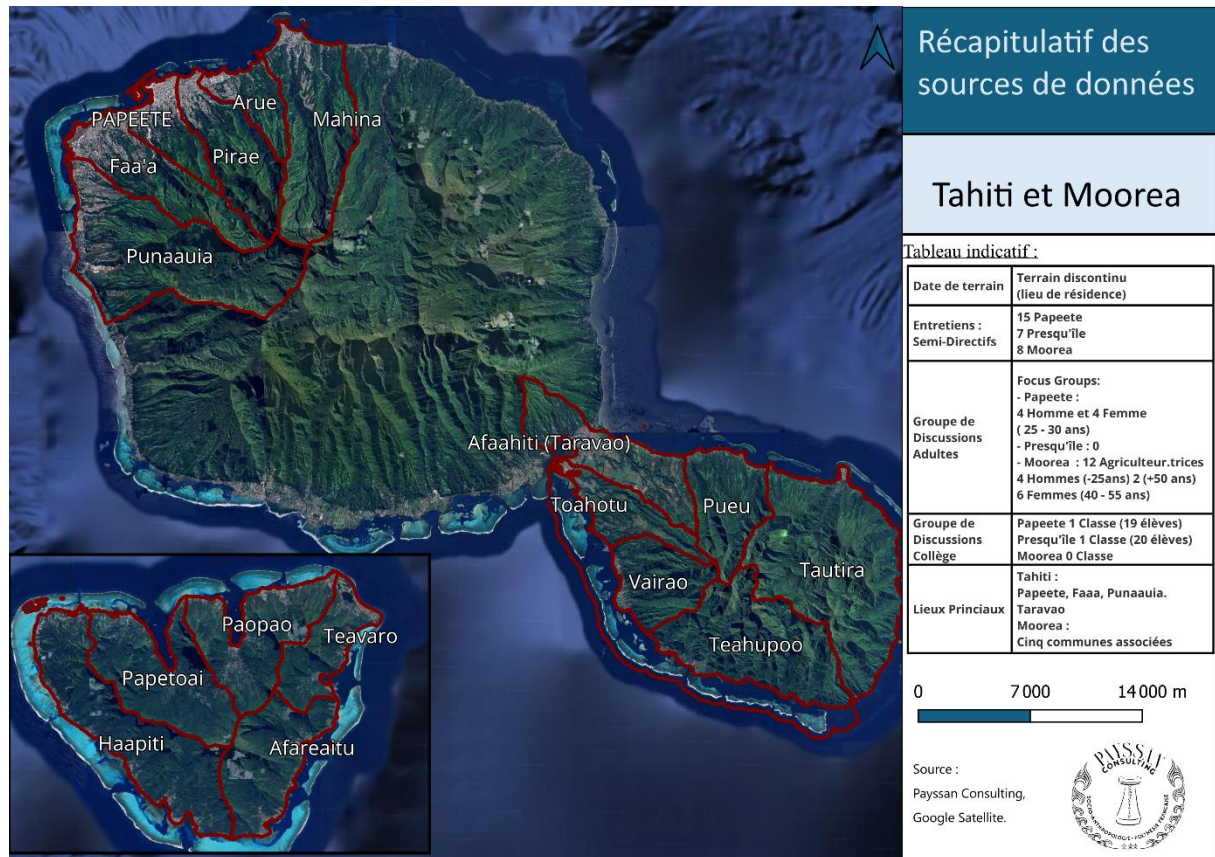
Introduction

Ce rapport combine trois zones d'enquête distinctes mais articulées : la zone urbaine de Papeete, la presqu'île de Tahiti (Taïarapu) et l'île de Moorea. Ce regroupement se justifie par leur proximité géographique, par les circulations quotidiennes de personnes et de biens entre ces trois espaces, et par le fait qu'ils constituent ensemble le cœur démographique, économique et institutionnel de la Polynésie française. Cette configuration permet d'observer un gradient socio-territorial allant d'un centre urbain dense (Papeete) à des espaces ruraux à forte activité agricole (presqu'île, Moorea), tout en restant dans une zone d'influence directe des institutions, des médias et de la recherche.

Les données mobilisées dans ce rapport reposent à la fois sur les terrains conduits par Alexi Payssan et sur les travaux de recherche menés par Moeana Penlae (Moorea), Chloé Delbove et Marie-Amélie Richez (presqu'île de Tahiti) et Maya Leclercq (chargée d'étude, Moorea et presqu'île de Tahiti) dans le cadre du projet CLIPSSA en 2025. Ces travaux apportent une profondeur ethnographique précieuse sur les pratiques agricoles et les savoirs locaux qu'il aurait été impossible de produire dans le cadre temporel de cette étude.

Méthodologie et présentation des limites

Données quantitatives et indicatives



Limites du terrain

La première limite tient à ma position d'enquêteur résidant à Papeete. Une part importante des informations mobilisées provient d'échanges informels, dont le contenu recoupe largement les observations réalisées sur les autres terrains de l'étude. Le choix d'accorder une place majoritaire à un public de jeunes adultes de moins de trente ans répond à une logique de rééquilibrage, ce public étant sous-représenté dans le corpus général de l'étude. La grande hétérogénéité sociale de Papeete n'est donc pas représentée clairement. Il s'agit de pistes généralisantes, transversales, qui recoupent des expériences identifiées comme largement partagées, et avec un regard essentiellement porté sur la vision de la jeunesse tahitienne.

Par ailleurs, un groupe de discussion devait se tenir à la CAPL de Taravao, où une cinquantaine de personnes avaient été conviées par l'intermédiaire de la CAPL et de Maya Leclercq, qui devait présenter un bref retour sur les données CLIPSSA et m'assister dans l'animation. Un seul agriculteur s'est finalement présenté. Le drame de l'éboulement d'Afaahiti s'était produit quelques jours auparavant, et les précipitations avaient endommagé plusieurs *fa'a'apu*, ce qui peut expliquer la démobilisation des

personnes qui avaient pourtant annoncé leur venue. Les quelques jours de terrain sur la presqu'île se sont en effet déroulés au moment même de l'effondrement.

Des conditions peu favorables conduisent à traiter les terrains de Moorea et de la presqu'île comme des terrains exploratoires. Leurs analyses sont renforcées par la littérature déjà produite, en particulier les données CLIPSSA sur les savoirs locaux et l'adaptation agricole au changement climatique, ainsi que l'étude sur les perceptions du changement climatique à Moorea conduite entre 1999 et 2002 par Walker et *al.* (2014), qui peut constituer un appui diachronique précieux pour la DPE. Ce rapport n'a pas eu vocation à réaliser une méta-analyse de l'ensemble de la production existante sur Tahiti et Moorea, mais les analyses et recommandations ont été formulées en concordance avec ces matériaux. Enfin, ayant vécu un an à Moorea dans le cadre d'une précédente recherche en ethno-écologie, j'ai également relu ces analyses au prisme des données brutes et des résultats produits lors de cette étude antérieure.

1-Mobilisation des savoirs locaux

Tahiti (Papeete)

FAIBLE

À Papeete, la mobilisation des savoirs locaux en lien avec l'environnement et le changement climatique est quasi inexistante dans les discours recueillis. Lors de la discussion de groupe, l'introduction de questions sur le savoir des saisons ou d'autres cycles, qui n'avaient jamais posé de difficultés dans les autres localités et qui étaient souvent évoquées directement par les personnes rencontrées, à Papeete, chez un public de moins de trente ans, cette question se heurte à une incompréhension franche :

- « – Alexi : Ok, et en dehors de la pluie en décembre et le froid en juillet, vous avez remarqué d'autres décalages, les saisons des fruits, des poissons, par exemple ou d'autres choses ?
- Magalie : Genre *Matari'i i ni'a* ce genre de choses ? Je crois que j'ai pas compris la question.
- Poeragi : Moi non plus.
- Hitinui : Ouais non je sais pas. Ça, c'est pas dans mon *skill set* malheureusement [rigolant]. »
(Groupe de discussion Papeete)

Les participant·es se définissent elles-mêmes comme des « enfants de la ville », signalant ainsi une rupture de transmission non vécue sur le mode du manque, mais d'une normalité urbaine. Tiare confirme cette trajectoire de manière directe :

- « Non, c'était pas du tout un sujet qui était abordé dans ma famille » (Tiare)

Cette déconnexion des savoirs écologiques locaux à Papeete s'inscrit dans une dynamique de recomposition des rapports à l'environnement dans les contextes d'urbanisation rapide. Plusieurs travaux menés en Polynésie française soulignent que l'intensification des flux migratoires vers Papeete depuis les années 1960-1970 a progressivement dissocié une part croissante de la population de ses territoires et des savoirs qui y étaient attachés (Tchékémian, cité dans Delbove, 2025). Richez (2024) note à cet égard que les savoirs agricoles et environnementaux locaux, lorsqu'ils subsistent à Tahiti, se concentrent essentiellement dans les zones rurales et périurbaines, notamment sur le plateau de Taravao – et non dans les quartiers urbains de Papeete. Cela étant, si les autres terrains ont révélé une profusion de savoirs écologiques locaux, Papeete n'en est pas moins un milieu qui se pratique, mais avec une grille de lecture de l'environnement différente de celles qu'on a croisées précédemment. Celle-ci est certes moins verbalisée car plus incorporée à une pratique indirecte – là où un·e agriculteur·trice travaille son milieu, un·e citoyen·e le parcourt essentiellement (Ingold, 2000). On peut alors faire l'hypothèse de stratégies sur la base des échanges informels, de parcours susceptibles d'être perturbés par des changements saisonniers, comme partir plus tôt en anticipant les ralentissements sur la route en période de pluies, ou emprunter certains chemins plutôt que d'autres. Dans cette même logique, le rapport à la fluctuation des prix et de l'approvisionnement des productions alimentaires locales pourrait constituer, de manière analogique, une forme diffuse de monitoring environnemental. Le prix du kilo de thon par exemple suit la saisonnalité de l'espèce, au même titre que pour les fruits saisonniers (ananas, mangue, abiu). Les habitudes de consommation permettraient, par leur régularité même, de constituer une trame de normalité avec laquelle les écarts deviendraient perceptibles. Le ou la citoyen·e ne surveille pas son milieu comme le fait un·e agriculteur·trice sur ses parcelles, mais la stabilité attendue des prix et la disponibilité rythmée des produits alimentaires locaux pourraient jouer un rôle analogue de référentiel. Cette trame encoderait d'abord une saisonnalité attendue, où l'absence d'un fruit hors de sa saison ou la hausse d'un prix qui suit le cycle d'une espèce relèveraient d'un ordre normal et anticipé, comparable à la lecture des marqueurs phénologiques observée sur les autres terrains. C'est précisément parce que ces rythmes seraient intégrés que leur dérèglement deviendrait lisible. Un décalage dans la disponibilité d'un fruit saisonnier, une raréfaction inattendue ou une flambée de prix qui excède les variations habituelles pourraient alors signaler que quelque chose ne va pas.

À cette perception des quantités et des prix s'ajouterait une attention à la qualité des produits, qui constituerait un signal plus fin encore. Les échanges informels menés durant le terrain font état d'ananas plus petits, de fruits moins sucrés ou dont la texture et la saveur s'écartent de ce qui était attendu, autant d'indices sensoriels par lesquels une transformation du milieu extérieur à la ville se donnerait à percevoir dans l'assiette. Ces variations qualitatives, éprouvées directement au goût, échapperaient aux dispositifs de mesure officiels tout en constituant pour les habitant·es une forme d'évaluation concrète de l'état des productions locales. Ce monitoring urbain se déploierait ainsi à travers l'acte de consommation plutôt

qu'à travers l'observation directe de marqueurs environnementaux, prolongeant en milieu citadin cette logique du savoir incorporé à une pratique de parcours du milieu (Ingold, 2000).

Dans un registre plus patrimonial, Jason Témaui Man³, militant écologiste, au sein de l'association FAPE, mobilise une référence au « génie polynésien » comme figure valorisée. Il faut préciser que son engagement l'a conduit à mener un important travail de sensibilisation, notamment dans les collèges, et à parcourir la Polynésie au fil de plusieurs actions, des visites dans les Tuamotu autour de l'érosion à un tour à pied de l'île de Tahiti. Ces rencontres nombreuses nourrissent la vision qu'il rapporte. Et si son discours est celui d'un militant, aux formulations construites et orientées, la vision qu'il exprime paraît néanmoins largement partagée au-delà de sa seule parole :

« Le génie polynésien au sens large, c'est d'avoir formaté des îles pour des humains. Parce qu'à la base, quand ils sont arrivés sur les îles, il n'y avait pas grand-chose de domesticables pour des humains. Parfois même, il y avait très peu de plantes. Et c'est du génie agronome d'avoir amené des plantes, en parcourant l'océan, pour ensuite que les humains puissent vivre en nombre. [...] Voilà, il y a là, quelque chose d'être un peu digne de cet héritage-là de grands voyageurs. » (Jason Témaui Man)

Ce discours, plus mémoriel qu'opératoire, présente l'héritage ancestral comme source de fierté et de légitimité culturelle. Ce que Jason érige en héritage n'est pas un état figé mais une capacité de transformation, puisqu'il valorise le fait d'avoir « formaté des îles », « amené des plantes » et « parcouru l'océan ». Le glissement s'opère alors du savoir-faire vers un rapport à soi, où l'appartenance à une lignée de « grands voyageurs » fonde un sentiment de responsabilité au présent, celui d'« être digne » de cet héritage. Ce ressort n'a rien d'un repli passéiste. Il s'inscrit dans une manière d'orienter l'action présente par la référence au passé, largement admise et valorisée en Polynésie, où le passé connu sert de repère pour se projeter⁴. Dans le contexte du changement climatique et de la dégradation des milieux, cette référence donne sens, pour Jason, à un engagement pour la préservation de son île et de celles des autres.

Enfin, il serait réducteur de conclure de cette faible verbalisation des savoirs écologiques locaux que les habitant·es de Papeete seraient étranger·ères à la perception des dégradations environnementales. Au fil des échanges, très rapidement, nombre d'interlocuteur·trices renvoyaient spontanément à leur île d'origine ou à celle de leur famille pour évoquer les transformations du milieu. C'est par ce détour, en mobilisant l'expérience de proches restés sur les îles ou en convoquant leurs propres souvenirs, qu'ils et elles formulaient des constats en tout point comparables à ceux recueillis sur les autres terrains, décalages des saisons, raréfaction d'espèces, érosion du trait de côte, modification des régimes de pluie. La perception de la dégradation existe donc bel et bien, mais elle se construit sur un mode médiatisé, où

³ Ce nom n'est pas un alias, Jason Témaui Man ne souhaitant pas être anonymisé.

⁴ Ce constat s'appuie sur l'ensemble des terrains de la présente étude, où la quasi-totalité des personnes rencontrées ont fait l'éloge de leurs ancêtres et de leurs savoir-faire, mobilisant le passé comme référence valorisée pour penser le présent.

le changement climatique se donne à voir ailleurs, dans un territoire tenu pour plus authentiquement exposé, et non dans l'espace urbain du quotidien.

Cette localisation de la dégradation hors de la ville n'est pas anodine sur le plan anthropologique. Elle traduit une géographie morale et affective du changement climatique, où Papeete fonctionne comme un lieu de résidence détaché de l'environnement à observer, tandis que l'île d'origine demeure le référent légitime de l'expérience écologique. Le savoir sur les transformations du milieu ne repose plus alors sur un engagement pratique direct dans un environnement de proximité dans le sens d'Ingold, mais transite par un réseau de relations familiales et par la mémoire d'un ancrage insulaire. Les habitant·es de Papeete ne sont ainsi ni ignorant·es ni déconnecté·es des dynamiques environnementales, mais leur rapport à ces dynamiques s'établit par l'intermédiaire d'autrui et d'un ailleurs, ce qui déplace la question de la sensibilisation. Il ne s'agirait pas tant de combler un déficit de perception que de tenir compte du fait que, pour une part importante de la population urbaine, le changement climatique se pense d'abord comme un phénomène qui affecte les autres îles, celles de leurs origines, de leurs proches, plutôt que le milieu urbain habité au présent.

À Papeete, la mobilisation des savoirs locaux liés à l'environnement et au changement climatique constitue le trait le plus faible de l'ensemble des terrains étudiés. Les marqueurs saisonniers et phénologiques qui structuraient spontanément la parole des habitant·es ailleurs y suscitent l'incompréhension, non sur le mode du manque mais sur celui d'une normalité urbaine assumée. Là où ces savoirs subsistent, ils se déplacent. Ils s'incorporeraient d'abord à la pratique citadine du milieu, à travers un monitoring diffus des prix et de la disponibilité des productions alimentaires locales dont on ne peut proposer qu'une lecture hypothétique. Ils se recomposeraient aussi dans un registre patrimonial et identitaire où l'héritage polynésien deviendrait une ressource de fierté et de responsabilité au présent. Ils se construiraient également sur un mode médiatisé, où la perception de la dégradation environnementale passe par l'expérience de proches restés en dehors de Papeete ou par la mémoire d'un ancrage insulaire, la dégradation étant localisée hors de la ville, dans un territoire tenu pour plus authentiquement exposé.

Papeete se distingue ainsi nettement des autres localités, non par une absence de rapport à l'environnement, mais par une grille de lecture qui ne passe plus par les savoirs écologiques locaux tels qu'ils s'expriment sur les terrains ruraux et insulaires.

Presqu'île de Tahiti et Moorea

FORT / MOYEN

Le contraste avec la presqu'île de Tahiti et Moorea est saisissant. Sur ces deux terrains, les savoirs locaux en lien avec l'environnement et le changement climatique sont non seulement présents, mais constituent un registre actif d'observation, d'interprétation et d'adaptation.

À la presqu'île, les agriculteurs et agricultrices du *fa'a'apu* mobilisent des savoirs fins sur les cycles saisonniers, les comportements des plantes, la gestion de l'eau et les variations climatiques locales. Delbove (2025) documente de manière approfondie comment ces savoirs – transmis intergénérationnellement, ancrés dans la pratique quotidienne – permettent de lire les transformations du milieu et de leur donner sens. Un agriculteur de Tautira, cité dans l'article de Leclercq et Sabinot (2026), illustre cette capacité d'observation précise et contextualisée :

« Depuis deux ans, peut-être, on ressent quand même qu'il y a un changement au niveau climatique, au niveau de la pluie. Avant, c'était assez fixe. On sait que juillet, c'est [la] saison fraîche [...]. Mais l'année dernière, on était en sécheresse depuis juin jusqu'à novembre. » (Agriculteur de Tautira, cité dans Leclercq et Sabinot, 2026)

Ce type de formulation – « avant, c'était assez fixe » – n'est pas seulement un constat météorologique. Il signale la mobilisation d'un référentiel temporel ancré dans l'expérience accumulée, articulant savoir saisonnier hérité et observation du présent. Cela fait écho au monitoring environnemental⁵ (cf. Rapport Rurutu, section 1) qui constitue une manière de percevoir et de mesurer le dérèglement à partir de la connaissance du régime normal, plutôt qu'à partir de données instrumentales extérieures.

À Moorea, des dynamiques similaires sont à l'œuvre, avec une articulation particulièrement nette entre savoirs pratiques et registre sensoriel. La mobilisation de ces savoirs locaux varie selon les générations, les trajectoires d'ancrage territorial et le degré d'insertion dans des pratiques agricoles ou halieutiques actives. Comme le souligne Delbove (2025), la transmission de ces savoirs constitue elle-même un enjeu face au changement climatique, dans la mesure où les dérèglements en cours fragilisent la validité des repères transmis et créent une forme d'incertitude inédite pour les détenteur·trices de ces savoirs. Ce terrain rejoint ainsi les observations faites à Huahine, où Teuruarii décrivait un « décalage » générationnel inédit : « Mon papa n'a jamais senti de décalage avec son grand-père. Moi, je suis en décalage avec mon grand-père » (Rapport Huahine, 2025). La continuité du dispositif de validation

⁵ Issu du concept de « environmental monitoring » de Berkes (2018 [1999], p. 50).

empirique intergénérationnel – qui fonde la légitimité et l’efficacité des savoirs locaux – est ici mise en tension par la rapidité des transformations en cours.

L’article de Leclercq et Sabinot (2026) insiste par ailleurs sur le rôle potentiel de ces savoirs locaux dans les stratégies d’adaptation et de renforcement de la souveraineté alimentaire. La presqu’île et Moorea constituent à cet égard des territoires où la résilience des savoirs locaux, lorsqu’elle est préservée, offre des leviers d’adaptation concrets que la DPE gagnerait à prendre en compte dans ses stratégies de communication et d’accompagnement.

Ce gradient de mobilisation des savoirs locaux appelle de la part de la DPE une communication différenciée selon les terrains.

À Papeete, cela pourrait passer par une valorisation du monitoring diffus que les habitantes effectueraient déjà à travers la consommation, en sensibilisant aux variations saisonnières, qualitatives et aux prix des productions alimentaires locales comme indicateurs concrets des transformations environnementales, ou bien sur leurs manières de parcourir la ville. Ou encore, plutôt que de mobiliser directement les savoirs écologiques locaux comme support, une approche par le registre patrimonial et identitaire du « génie polynésien », tel que convoqué par Jason Témaui Man comme source de fierté et de responsabilité (« être digne de cet héritage »), constituerait à Papeete un levier pertinent. La DPE pourrait s’en saisir pour susciter un sentiment de responsabilité environnementale en lien avec un ancrage insulaire valorisé, sans feindre une continuité de pratiques écologiques qui n’a plus cours chez ces publics urbains. Enfin, il importerait de reconnaître que la perception de la dégradation environnementale passe essentiellement par les récits d’ailleurs, par l’expérience de proches restés sur les îles ou par la mémoire personnelle. Une communication qui amplifierait ces récits de fragilité insulaire pourrait créer des ponts affectifs et responsabilisants entre la vie urbaine et le destin des îles d’origine.

À l’inverse, à la presqu’île et à Moorea, les savoirs locaux constituent une ressource active que la DPE gagnerait à reconnaître et à valoriser explicitement dans ses dispositifs de communication et d’accompagnement. Il s’agira alors de s’appuyer sur les détenteurs et détentrices de ces savoirs – agriculteur·trices, pêcheur·euses – et sur leur capacité de lecture fine des transformations du milieu, en articulant transition énergétique, souveraineté alimentaire et adaptation, sur le modèle des préconisations déjà formulées pour Anaa. La DPE devra toutefois tenir compte de la fragilisation du dispositif de validation intergénérationnel signalée sur ces deux terrains. Les dérèglements en cours mettant en tension la transmission des repères hérités, tout appui sur les savoirs locaux devra intégrer un volet de soutien à leur transmission, par exemple via des cadres d’apprentissage partagés réunissant générations et registres de savoirs (sur le modèle de la ferme pédagogique documentée à Huahine, section 7).

Moorea, enfin, mérite une attention particulière en raison de la présence du CRIIBE et de la station Gump (Richard B. Gump South Pacific Research Station). La cohabitation déjà établie entre savoirs

locaux et savoirs scientifiques exogènes y fait de l'île un terrain privilégié pour expérimenter une communication climatique articulant ces deux registres de monitoring environnemental. La DPE aurait intérêt à s'appuyer sur ces institutions de recherche comme relais et comme partenaires, en valorisant des formats de restitution co-construits avec les habitant·es, qui capitalisent sur la familiarité déjà acquise de la population mooréenne avec les cadres scientifiques – un atout dont ne disposent pas les autres terrains de l'étude.

2-Perception corporelle du changement climatique

Tahiti (Papeete)

FORT

À Papeete, la perception corporelle du changement climatique est le registre le plus immédiatement et le plus spontanément mobilisé pour rendre compte du dérèglement climatique. C'est, de l'ensemble des terrains de cette étude, l'un des espaces où cette dimension est la plus saillante et la plus élaborée discursivement. Le corps, en particulier le rapport à la chaleur, constitue le principal instrument de mesure du changement, dans un contexte urbain où les autres registres d'observation, végétaux, marins, agricoles, sont largement indisponibles, comme le montrait la section 1.

Le premier registre mobilisé est celui d'une chaleur devenue insupportable.

« Avant on faisait nos répétitions du Heiva au soleil et ça ne me dérangeait pas mais maintenant je ressens le besoin de me couvrir, de me protéger car il fait très chaud ; depuis 4 ans je ne supporte plus. [...] Les autres danseurs c'est pareil. » (Magalie)

« Moi je me souviens qu'à partir de 2022 je n'ai jamais fait gaffe au soleil, je n'ai jamais mis de crème solaire, car ma peau elle résiste normalement. [...] Mais à partir de 2022, là mes coups de soleil ils ont commencé à vraiment me faire mal. [...] Je trouve que du coup le soleil il est plus fort qu'avant. » (Jacob)

Les datations spontanées, « depuis 4 ans », « à partir de 2022 », indiquent que les perceptions et la mémoire des changements environnementaux se construisent sur la base des trajectoires corporelles et biographiques, dans une chronologie du dérèglement fondée sur l'expérience vécue. À Papeete, faute de médiateurs environnementaux (cf. section 1), ce savoir incorporé se concentre presque exclusivement sur le corps propre.

L'interprétation de ce ressenti dépasse parfois le cadre du réchauffement climatique stricto sensu pour glisser vers des formulations plus intuitives, que les locuteur·rices elles·eux-mêmes signalent comme approximatives :

« Oui moi aussi j'ai déjà entendu ça que le soleil il est plus fort ou même qu'il est plus proche qu'avant. C'est un peu bizarre comme formulation mais j'ai déjà entendu. » (Magalie)

Cette formulation d'un soleil plus proche a été mobilisée dans l'ensemble des terrains, souvent comme une image hyperbolique. Ce type de formulation invisibilise cependant les phénomènes du changement climatique à l'œuvre.

Le contexte urbain de Papeete introduit par ailleurs une variable spécifique, l'effet d'îlot de chaleur urbain, dont les habitant·es rendent compte :

« Ici, tu as les routes, les bâtiments, la chaleur elle reste aussi. Il y a une sensation qu'il fait plus chaud aussi car le bitume relâche le chaud. » (Tiare)

Cette observation correspond à un phénomène bien documenté dans la littérature sur les îlots de chaleur urbains (GIEC, 2022). Elle signale aussi que, pour une partie des habitant·es de Papeete, le ressenti de chaleur est doublement construit, par le réchauffement climatique global et par les effets locaux de l'urbanisation. Ces deux dynamiques sont potentiellement difficiles à démêler dans l'expérience vécue.

Les stratégies d'adaptation individuelles que génère ce ressenti thermique sont également révélatrices. La climatisation occupe une place centrale dans les discours, tantôt comme ressource différentielle, tantôt comme nouvelle source de contrainte :

« Moi dans ma voiture j'ai pas de clim et j'ai pas les vitres qui descendent et je meurs chaque jour. Chez moi je n'ai pas de clim, mais j'ai un ventilo et le ventilo il suffit pas tout le temps. » (Jacob)

« Il y a la clim chez moi, mais ma chambre est côté soleil, et du coup je ne peux pas rester dans ma chambre parce qu'il n'y a pas la clim dans ma chambre. » (Mirina)

La climatisation est ici à la fois solution et marqueur d'inégalité, son absence ou son insuffisance étant vécue comme une vulnérabilité directe. Tiare signale par ailleurs que l'exposition répétée aux écarts thermiques liés à la climatisation au travail génère elle-même des effets sur sa santé :

« Moi j'ai l'impression que je suis plus malade parce qu'au travail j'ai la clim et après quand je sors du travail j'ai la chaleur. » (Tiare)

La chaleur humide, enfin, est identifiée comme une modalité particulièrement éprouvante, distinguée avec précision de la chaleur sèche :

« Après la chaleur quand il va pleuvoir et la chaleur quand il ne pleut pas, c'est pas pareil. C'est vraiment pire la chaleur quand il va pleuvoir parce que tu ne peux pas respirer quoi. » (Magalie)

« – Alexi : Mais est-ce que pour vous c'est quelque chose de grave, d'important, il y a d'autres choses plus prioritaires selon vous ?

– Mirina : Ah non, je te dis que quand j'ai chaud, c'est très prioritaire. » (Mirina, groupe de discussion)

La chaleur corporelle vécue constitue, pour ces habitant·es urbain·es, le point d'entrée le plus direct et le plus urgent dans la question climatique, davantage que les risques littoraux, la perte de biodiversité ou les impacts agricoles. C'est par le corps, et en particulier par l'inconfort thermique quotidien, que le changement climatique devient une réalité tangible à Papeete.

Il est notable, en revanche, que cette perception corporelle intense ne se traduit pas nécessairement par une réflexivité spontanée sur ses causes. Maire, fonctionnaire, formule ce décalage entre ressenti et questionnement :

« Ça nous touche corporellement [transpiration, inconfort, etc.] mais est-ce que je vais aller me poser la question : "Mais pourquoi j'ai plus chaud que d'habitude ?" Moi je ne me suis pas posé la question. » (Maire)

La perception corporelle du changement climatique à Papeete est intense et répandue, mais elle ne constitue pas automatiquement un déclencheur de questionnement causal ni d'engagement. L'interprétation reste souvent suspendue ou non formulée. Précisément parce qu'il est immédiat et non médié par un savoir écologique local, le ressenti thermique se prête moins à l'interprétation causale que les marqueurs environnementaux mobilisés dans les autres localités, où l'observation du végétal ou du récif oblige à reconstituer des chaînes explicatives et à penser des solutions.

Tahiti (presqu'île) et Moorea

MOYEN

Sur la presqu'île et à Moorea, la perception corporelle du changement climatique est présente dans les discours, mais elle occupe une place moins centrale qu'à Papeete. Elle s'articule différemment. Moins centrée sur l'inconfort thermique urbain quotidien, elle tend à s'intégrer dans un registre plus large d'observation du milieu, où le corps et l'environnement sont moins dissociés.

À la presqu'île, les agriculteurs et agricultrices perçoivent les modifications climatiques à travers leur activité en plein air, notamment les épisodes de sécheresse prolongée ou les pluies décalées, qui affectent directement leur corps au travail et leurs conditions d'existence (Delbove, 2025). La chaleur est mentionnée, mais davantage dans sa relation aux plantes, aux cycles de culture et à la gestion de l'eau que comme expérience sensorielle autonome. Ce décentrement du corps vers le milieu est cohérent avec une insertion dans des pratiques environnementales actives, où l'observation du végétal et du paysage offre des médiateurs supplémentaires entre le ressenti individuel et la compréhension du changement.

La question de la précarité de l'habitat introduit toutefois une inflexion importante. Le ressenti thermique n'est pas seulement affaire de climat, il dépend aussi étroitement des matériaux de construction et des conditions de logement, qui exposent inégalement les corps à la chaleur. Edgard, habitant de Taravao, décrit ainsi sa maison :

« Le problème, enfin c'est pas non plus un problème problème. Ici, c'est que le toit c'est de la tôle et les murs c'est le contre-plaqué. Il fait vite chaud et avant il y avait pas de mur là [clôture], on avait du vent. Mais on ne sent plus le frais. Maintenant, regarde, elle [sa femme] a toujours son petit ventilateur dans la main. Dès que je reprends le travail, je lui ai dit que j'achèterai un ventilateur. Même pour dormir, c'est mieux. [...] C'est nous, on a construit notre maison, on a fait

avec ce qu'on avait. Le terrain, c'est à mon boss, il nous a permis de faire ça ici. On va pas se plaindre. » (Edgard)

Ce témoignage révèle une vulnérabilité thermique socialement située. Le confort thermique – qualité de logement, système de rafraîchissement (ventilateurs, climatisation) – est indexé sur les ressources économiques disponibles. Les classes sociales ne sont pas égales face au changement climatique (GIEC, 2022). Ce constat souligne que l'exposition et la vulnérabilité aux effets du changement climatique sont distribuées de manière inégale au sein des sociétés, les populations les plus défavorisées étant les plus exposées et disposant des moindres capacités d'adaptation. Cette inégalité prend à Tahiti un relief particulier. La structure des classes sociales y semble bien plus visible et différenciée que dans les autres îles enquêtées, où les écarts de ressources restent en partie amortis par l'accès à la terre, l'autoconsommation et les solidarités. À Papeete essentiellement, l'urbanisation, la salarisation et la dépendance au logement locatif rendent la stratification sociale plus manifeste et, avec elle, l'inégale capacité des corps à se protéger de la chaleur. Avec la décentralisation vers la presqu'île et son développement économique, cette inégalité systémique s'y observe également.

C'est dans ce contexte que la formule finale d'Edgard, « on va pas se plaindre », prend tout son sens. Elle traduit une forme de minimisation du problème, cohérente d'ailleurs avec l'ouverture de l'extrait, « c'est pas non plus un problème problème », qui articule une position de dépendance, le terrain appartenant à l'employeur, à un ethos de la non-plainte. Pour ces publics précaires, la chaleur est éprouvée dans le corps mais tue dans le discours, ce qui rend la vulnérabilité thermique d'autant plus difficile à saisir et à prendre en charge.

Ce point mériterait à lui seul une étude longue dédiée aux enjeux sociaux du changement climatique en Polynésie française⁶, qui excède le cadre de la présente enquête. Il faut ici reconnaître une limite. Aucune recommandation en termes de communication ne peut véritablement corriger une inégalité qui relève de causes systémiques, tenant aux conditions de logement et aux ressources économiques. Tout au plus la communication peut-elle en prendre acte, en veillant à ne jamais faire porter aux publics précaires la responsabilité de leur exposition et à éviter tout mépris de classe implicite, qui disqualifierait le message auprès de celles et ceux qui subissent le plus directement la chaleur et les autres effets du changement climatique.

À Moorea, on retrouve des discours d'agriculteur·trices similaires à ceux de la presqu'île et de manière plus générale à l'ensemble des terrains parcourus. Mais, aussi la perception corporelle se donne à voir à travers une entrée commerciale et touristique qui éclaire une dimension jusqu'ici latente, la construction sociale et altéritaire du rapport à la chaleur. Marania, marchande à Maharepa, décrit l'installation de la climatisation dans sa boutique :

⁶ Qui prendrais en exemple le rapport IGAS, 2024 réalisé pour la France hexagonale.

« Maintenant dans ma boutique j'ai mis la clim, avant j'avais juste un ventilateur, mais là il fait trop chaud. Même pour les clients c'est mieux, tu sais les touristes quand ils rentrent je les vois ils sont soulagés, ils font Aaah [expression de soulagement]. Moi, ça me fait rire de les voir. [...] Pour moi aussi c'est mieux [avec la climatisation]. » (Marania)

Ce témoignage est doublement instructif. D'une part, il confirme le mouvement d'équipement en climatisation déjà observé à Papeete, signe d'un ressenti thermique en hausse. D'autre part, et surtout, il met en scène le corps de l'étranger, du touriste, comme figure du soulagement thermique, dont la réaction physiologique visible, le « Aaah », amuse la marchande. Le rire de Marania signale une mise à distance, une lecture des corps étrangers comme plus vulnérables à la chaleur, moins aguerris, presque comiques dans leur soulagement.

Cette construction altéritaire du rapport à la chaleur s'exprime plus explicitement encore dans l'échange avec Tamatoa, habitant de Papetō'ai :

- « – Alexi : Tu trouves que ça a changé aussi les températures ?
- Tamatoa : Tu as chaud toi ?
- Alexi : Non, là ça va.
- Tamatoa : Moi, j'ai pas chaud. C'est les popa'a comme toi. Ça vous fait peur le soleil. Vous devenez tout rouge. [Rigole]
- Alexi : Tu as jamais eu de coup de soleil ?
- Tamatoa : Regarde ma peau, c'est pas pareil à moi qu'à toi.
- Alexi : Mais tu ne trouves pas qu'il fait plus chaud qu'avant alors ?
- Tamatoa : Non. » (Tamatoa)

Cet échange donne à voir un ethos de la résistance à la chaleur qui fonctionne comme marqueur identitaire et altéritaire. La chaleur est déniée comme problème pour soi, en la renvoyant à l'autre, le popa'a et son corps blanc qui rougit au soleil. La référence à la peau naturalise cette différence, en inscrivant la vulnérabilité thermique dans une frontière ethnique et corporelle. Le refus de reconnaître un réchauffement, « Non », se comprend alors moins comme un scepticisme climatique que comme le corollaire d'un ethos où admettre la chaleur reviendrait à s'assimiler à la fragilité prêtée à l'étranger. Le corps local est construit comme robuste, adapté, indifférent à ce qui accable le visiteur.

Il convient toutefois de replacer ce déni dans le contexte de l'interaction ethnographique. Cet échange relève de ce que l'on peut nommer un discours de première rencontre, Tamatoa étant une personne que je rencontrais pour la première fois. Or, lors d'échanges informels, des personnes avec lesquelles j'avais tissé un lien de familiarité plus étroit m'ont indiqué, à l'inverse, qu'il faisait effectivement plus chaud et que la vie quotidienne en était devenue plus pénible. Cette divergence entre les registres de discours est en soi significative. L'affirmation de robustesse et le renvoi de la chaleur à l'étranger fonctionnent d'autant plus fortement dans le cadre d'une première interaction avec un popa'a, où l'ethos de résistance opère aussi comme une posture face à l'enquêteur perçu comme extérieur. La familiarité et la confiance, à l'inverse, permettent l'expression d'un ressenti plus proche de celui décrit à Papeete ou à la presque île. Cette observation appelle donc à la prudence méthodologique, le déni de la chaleur relevé chez Tamatoa

ne traduit pas tant une absence de perception qu'un positionnement énonciatif situé, et rappelle que la parole recueillie en entretien est toujours co-construite dans l'interaction.

Ces témoignages mooréens révèlent une dimension anthropologique importante et transversale. La perception corporelle de la chaleur n'est jamais un pur donné physiologique, elle est travaillée par des catégories sociales, identitaires et altéritaires, mais aussi par le cadre même de l'interaction dans laquelle elle s'énonce. L'ethos de robustesse qui conduit à renvoyer la chaleur à l'étranger s'exprime avec d'autant plus de force dans les discours de première rencontre, tandis que la familiarité laisse affleurer un ressenti plus proche de celui décrit à Papeete ou sur la presqu'île, celui d'une chaleur devenue pénible au quotidien. La perception corporelle du dérèglement est donc bien présente à Moorea et à la presqu'île, mais elle demeure moins centrale et surtout moins spontanément verbalisée qu'en contexte urbain, s'intégrant à un registre plus large d'observation du milieu où le corps et l'environnement restent moins dissociés.

À Papeete, où la chaleur est le premier registre spontané d'énonciation du dérèglement et où les savoirs écologiques locaux sont peu mobilisables, il est recommandé d'entrer par le corps et la chaleur plutôt que par le savoir écologique local. Le ressenti thermique quotidien constitue là un point d'accroche immédiat et partagé, qui parle à des publics urbains éloignés des référentiels saisonniers. À Moorea et sur la presqu'île en revanche, où le corps s'inscrit dans un rapport plus continu au milieu et où un discours centré sur la souffrance corporelle risque d'être reçu comme un discours d'étranger contredisant un ethos de robustesse valorisé localement, d'autres leviers sont à privilégier, notamment ceux qui s'appuient sur les savoirs écologiques et les observations du milieu que les parties suivantes développeront.

3-Confusion entre les sources et impacts du changement climatique et ceux liés à d'autres sources de pressions, environnementales ou non

Tahiti (Papeete)

FORT

À Papeete, la difficulté à distinguer les effets propres du changement climatique de ceux liés à d'autres formes de pressions environnementales est particulièrement marquée. Elle n'est pas vécue comme une ignorance, mais comme une incertitude réelle, souvent formulée explicitement par les personnes rencontrées, qui signalent elles-mêmes les limites de leur capacité à démêler des phénomènes qu'elles perçoivent comme intriqués.

Cette confusion opère à plusieurs niveaux. Le premier est celui de la qualité du milieu marin.

« Je trouve aussi que la mer elle est moins claire qu'avant mais je ne sais pas si ce n'est pas plutôt lié à des activités humaines. » (Magalie)

« C'est comme au BDS [Banc de sable], c'est un endroit très pollué par les humains. [...] Le sable là-bas maintenant c'est visqueux, tu t'enfonces dedans, ça se voit que c'est pas bon. » (Tiare)

« Moi je ne me baigne pas à Aorai [Parc Aorai Tini Hau à Pirae] les canalisations de l'hôpital, apparemment ça se jettent là. » (Tiare)

Ces formulations illustrent une réalité bien documentée dans les milieux côtiers urbains polynésiens. La dégradation des récifs et des plages à proximité de Papeete résulte d'un cumul de pressions – rejets d'eaux usées, ruissellement urbain, extraction de sable, fréquentation touristique et réchauffement des eaux – que l'expérience sensorielle ne permet pas de décomposer. La Vice-présidente formule cette intrication de manière particulièrement lucide.

« Aujourd'hui on ne peut plus dissocier comportement humain et changement climatique. [...] Tout ça pour te dire qu'il y a certes le changement climatique mais y a aussi des changements dans les comportements humains. » (Vice-présidente)

Cette lecture systémique est cohérente avec ce que la littérature sur les « pressions multiples » (*multiple stressors*) décrit comme la réalité effective des milieux insulaires tropicaux, où les impacts du

changement climatique s'exercent rarement de manière isolée mais se superposent à des dynamiques locales de dégradation (Duvat et *al.*, 2021).

Le deuxième niveau de confusion concerne les phénomènes hydrologiques. Jacob décrit une intensification perçue des inondations, tout en soulevant lui-même plusieurs hypothèses explicatives.

« Les pluies sont plus fortes qu'avant ; moi ayant grandi ici je n'ai jamais vu des inondations comme il peut y avoir ces dernières années, mais du coup, je ne sais pas si c'est lié à la mauvaise gestion des rivières qui sont obstruées ou si c'est vraiment que les pluies sont plus fortes. C'est peut-être l'infrastructure qui a changé, j'en sais rien. » (Jacob)

Jacob mobilise plusieurs hypothèses distinctes sans en privilégier aucune, l'intensification des précipitations, l'obstruction des rivières et la modification des infrastructures. Les projections climatiques du projet CLIPSSA n'indiquent pas une augmentation des précipitations jusqu'à 2100 et ne se prononcent pas sur la distribution annuelle des pluies. En revanche, l'imperméabilisation des sols et l'obstruction des cours d'eau en zone urbaine amplifient le ruissellement et le risque d'inondation.

Le troisième niveau de confusion est celui de l'effet d'îlot de chaleur urbain, déjà évoqué en section 2. Mirina formule explicitement l'impossibilité de démêler les deux phénomènes.

« On sait pas si à Papeete, c'est le mélange entre le bitume et le soleil qui fait que c'est si chaud » (Mirina)

L'effet d'îlot de chaleur urbain est un phénomène réel et documenté à Papeete, qui se superpose au signal de réchauffement climatique global et rend difficile toute attribution causale simple à partir de l'expérience sensorielle.

Enfin, la question de la biodiversité marine est abordée par Tiare dans un registre similaire d'incertitude causale.

« On voit une baisse, en tout cas on entend parler d'une baisse de la variété des poissons. Est-ce que c'est la surpêche ? Est-ce que c'est l'augmentation des températures des eaux qui font que les poissons n'ont pas le temps de s'adapter parce que ça le fait trop vite ? » (Tiare)

Cette formulation distingue deux mécanismes, la surpêche et le stress thermique, et pointe la question de la vitesse du changement comme variable déterminante.

Un trait transversal caractérise l'ensemble de ces énoncés. Les incertitudes exprimées ne sont pas isolées, elles circulent dans un espace informationnel où ces sujets sont largement médiatisés et discutés. La pluralité des voix qui s'expriment sur le climat fait que personne ne se sent véritablement en position d'affirmer avec certitude ce qu'il ou elle avance. Cette prudence récurrente, marquée par les « je ne sais pas », « j'en sais rien », « est-ce que », relève moins d'un déficit de connaissance que d'une conscience aiguë de ne pas maîtriser pleinement un sujet complexe et débattu. Dans les échanges informels que j'ai

pu avoir, les personnes émettent effectivement des hypothèses, mais les formulent précisément comme telles, sans jamais les présenter comme des certitudes. Cette posture d'incertitude assumée est en soi un fait anthropologique significatif, qui distingue Papeete des localités où les savoirs écologiques locaux fournissent des cadres d'interprétation plus assurés.

Cette prudence n'exclut pourtant pas une bonne identification des causes générales du dérèglement. À l'inverse, de nombreuses interactions menées sur l'ensemble de l'étude ont montré que les jeunes adultes rencontrés n'opèrent pas de glissement de discussion vers les essais nucléaires. Leur absence a alors suscité des questionnements et ils·elles m'ont affirmé qu'ils·elles ne pensaient pas que les essais nucléaires aient un impact direct sur le changement climatique, en dehors du bilan carbone des cent quatre-vingt-treize essais. Les causes qu'ils et elles pointent sont l'émission mondiale de gaz à effet de serre, la production en usine et le transport de marchandises et de personnes, identifiés comme les principaux postes émetteurs. Ce constat dessine une configuration intéressante. Les causes du changement climatique sont souvent très bien identifiées, fréquemment résumées à l'Homme et à la pollution, tandis que les implications et les mécanismes par lesquels ces causes se traduisent en dégradation concrète du milieu restent flous. La chaîne causale est claire à son origine et incertaine dans ses effets, ce qui déplace le besoin de communication vers l'explicitation des mécanismes plutôt que vers le rappel des responsabilités.

Tahiti (presqu'île) et Moorea

MOYEN / FAIBLE

Sur la presqu'île et à Moorea, la confusion entre les effets du changement climatique et ceux d'autres pressions environnementales est également présente, mais elle s'inscrit dans un registre différent. Les agriculteurs et agricultrices de la presqu'île, plus directement en contact avec les milieux naturels, tendent à identifier des perturbations spécifiques – sécheresses, érosion, modification des régimes de pluie – sans nécessairement les attribuer exclusivement au changement climatique (Delbove, 2025). L'usage des intrants chimiques, la déforestation des versants, la pression foncière sont des réalités familières qui entrent dans leur grille d'interprétation des dégradations observées.

À Moorea, et dans une moindre mesure sur la presqu'île, cette grille d'interprétation atteint un niveau de finesse remarquable chez plusieurs agriculteurs et agricultrices rencontrés. Elles et ils articulent une expertise agronomique précise qui les conduit à comprendre les phénomènes en jeu, les besoins physiologiques des plantes, les facteurs qui les affectent et les moyens de s'en protéger. Ce constat concorde avec les analyses du projet CLIPSSA, qui documentent la profondeur et l'opérationnalité des savoirs agricoles locaux dans le contexte polynésien (Delbove, 2025 ; Penlae, 2025). De fait, le changement climatique et ses implications sont largement connus et viennent s'ajouter à un ensemble

d'éléments stressants eux aussi bien identifiés, les insectes ravageurs comme la micro-guêpe ou la « mouche pisseuse » (*Homalodisca vitripennis*), les champignons et maladies comme la tristeza pour les agrumes, ou encore les pertes occasionnées par les fortes pluies. Le changement climatique n'est pas ici une catégorie floue et englobante mais un facteur parmi d'autres, inséré dans une chaîne causale que l'expérience et l'expertise permettent de décomposer.

Ces savoirs agronomiques locaux sont largement hybridés avec des savoirs agronomiques occidentaux, au sens où l'entend la littérature sur l'hybridation des savoirs, comme rencontre et combinaison entre savoirs locaux et savoirs scientifiques ou institutionnels (Sabinot et Lescureux, 2019, cité par Penlae, 2025). Cette hybridation se donne à voir concrètement dans les pratiques. Plusieurs agriculteur·trices disposent d'une « zone de test » où ils expérimentent de nouvelles techniques, de nouveaux plants, avec des observations régulières et documentées. À cela s'ajoute l'ensemble des ressources à portée des agriculteur·trices, formations de la CAPL, conseils entre pairs, vidéos en ligne, appui de la DAG. Cet écosystème de ressources nourrit une posture d'expérimentation et de vérification qui rapproche la démarche agricole d'une démarche d'enquête. Pour ces expert·es du milieu, les effets du changement climatique sur leur environnement de travail sont largement connus et intégrés.

Cette maîtrise reste toutefois indexée sur un domaine précis. Lorsque la discussion dérive en dehors du milieu agricole directement pratiqué, le même mécanisme de doute que celui observé à Papeete se réinstalle. L'assurance qui caractérise le propos sur les cultures, les sols et les ravageurs cède la place à des formulations plus hésitantes dès qu'il s'agit de phénomènes marins, hydrologiques ou climatiques globaux qui échappent à l'observation quotidienne. L'expertise est ainsi située, robuste dans son périmètre d'exercice et prudente au-delà.

Quant aux personnes qui ne relèvent pas du monde agricole, leur perception se rapproche de ce qui a été observé ailleurs, notamment à Huahine et à Rurutu. On y retrouve le glissement récurrent par lequel le changement climatique se fond dans un ensemble indistinct de dégradations du milieu, où se mêlent la pollution, les transformations du paysage et, comme dans les autres localités, la référence aux essais nucléaires (Rapport Huahine ; Rapport Rurutu). Le changement climatique fonctionne alors moins comme une catégorie causale précise que comme un signifiant général de la dégradation environnementale, agrégeant des phénomènes d'origines diverses sous une même préoccupation diffuse. Un cas particulier mérite une attention analytique spécifique. Lors du groupe de discussion de Papeete, Mirina, vivant à Moorea, évoque la couleur marron « chocolat » du lagon de Moorea dans la baie de 'Ōpūnohu lors de certains épisodes de pluie, qu'elle naturalise spontanément.

« Mais ça a toujours été comme ça, c'est normal. » (Mirina)

Or ce phénomène est directement lié aux ruissellements issus des plantations d'ananas sur les hauteurs de Moorea, dont les sols dénudés et érodés génèrent des apports sédimentaires importants lors des épisodes pluvieux. À ce propos, les conclusions du projet RESCCUE de 2013 à 2018 sur les ananas de

Moorea semblent toutes conduire à la mise en garde d'une telle agriculture qui menace l'écosystème récifal via les apports terrigènes (Rapport du projet RESCCUE, 2018). Ce que Mirina perçoit comme une donnée permanente et naturelle est en réalité un héritage de transformations agricoles historiques, ce qui illustre de manière frappante le mécanisme de « déplacement de référence » (*shifting baseline*). Lorsqu'un état dégradé est le seul connu, il devient la norme à partir de laquelle les changements ultérieurs sont mesurés (Pauly, 1995). La normalisation de phénomènes en réalité causés par des pressions humaines passées constitue l'un des angles morts de la perception environnementale à Tahiti et Moorea. La mémoire collective, illustrée dans le rapport de Rurutu, qui prévient ce déplacement de référence en remémorant ce que doit être la norme. À Tahiti, elle peut avoir subi une rupture, du fait de la néo-localité et du changement de mode de vie mais aussi un changement même du mode de transmission générationnelle plébiscitée par de nombreuses personnes rencontrées dans le cadre de cette étude.

À Papeete, la confusion entre les sources et les impacts du changement climatique prend la forme d'une incertitude assumée, où les causes globales sont bien identifiées mais où les mécanismes concrets de dégradation du milieu restent flous. Sur la presqu'île et à Moorea, cette confusion se scinde selon le rapport pratique des personnes au milieu. Les agriculteur·trices, fort·es d'une expertise agronomique située et hybridée, décomposent finement les facteurs à l'œuvre dans leur environnement de travail, tandis que le reste de la population reconduit le glissement, observé dans les autres localités, vers un signifiant général de la dégradation environnementale. Cette différence de traitement, entre l'expertise située des agriculteur·trices et la perception plus englobante du reste de la population, constitue un enseignement central pour la stratégie de communication, dans la mesure où elle invite à distinguer les publics selon leur rapport pratique au milieu. À cela s'ajoute le risque, particulièrement prégnant en contexte urbain et néo-local, du déplacement de référence, qui naturalise des dégradations d'origine anthropique et fragilise les repères mémoriels sur lesquels s'appuie ailleurs la perception du changement.

Ces constats convergent avec plusieurs recommandations. Pour Papeete, ils confortent le choix d'entrer par le corps et la chaleur plutôt que par le savoir écologique local, puisque les mécanismes des effets échappent largement aux personnes rencontrées, et ils justifient un effort de démystification ciblée, notamment sur les phénomènes dont l'attribution causale demeure incertaine. Pour la presqu'île, ils renforcent la recommandation de reconnaître et de valoriser les savoirs locaux comme ressource active et comme point de départ pour introduire les données scientifiques, ainsi que celle de s'appuyer sur les agriculteur·trices comme relais et co-producteur·trices, leur expertise située offrant précisément le cadre d'attribution que les autres publics n'ont pas. Pour Moorea, ils appuient l'idée d'utiliser les savoirs de la terre et du lagon comme porte d'entrée vers les phénomènes du Pacifique, tout en signalant l'intérêt de médiatiser l'écosystème scientifique local.

4-Sentiment de perte de conditions environnementales passées et idéalisées, et de nostalgie environnementale

Tahiti (Papeete)

FORT

À Papeete, le sentiment de perte de conditions environnementales passées constitue l'un des registres les plus puissants et les plus émotionnellement chargés des discours recueillis. Là où les savoirs locaux structurés sont absents (section 1) et où la perception du changement passe d'abord par le corps (section 2), c'est la mémoire biographique – les souvenirs d'enfance – qui fournit la principale matrice d'évaluation du changement environnemental. Cette configuration relève très directement de ce qu'Albrecht (2005) a théorisé sous le terme de solastalgie, la détresse psychique et existentielle provoquée par la transformation négative d'un environnement familier, vécue par ceux qui demeurent sur place. La proximité de ce concept avec le vécu des personnes rencontrées est telle que, lorsque j'en propose la description, Jacob s'y reconnaît immédiatement.

« Je pense que je suis exactement dans cet état. » (Jacob)

Hitinui complète en proposant son propre vocabulaire.

« C'est une nostalgie un peu. » (Hitinui)

Le premier registre de cette perte est celui du trait de côte et de l'érosion du littoral, perçue comme un grignotage du territoire habité.

« La plage du BH elle a bien changé maintenant, elle remonte jusqu'aux maisons. À Arue. Au Radisson. » (Hitinui)

« Même la plage vers Papeno'o, c'est directement la mer. Ça a bouffé la terre. » (Magalie)

Cette perception de l'érosion côtière rejoint les observations des autres terrains d'enquête – notamment à Anaa où le recul du trait de côte est l'un des changements les plus directement constatés visuellement par les populations.

Le deuxième registre, le plus développé, est celui de l'appauvrissement de la vie sous-marine, articulé à travers une mémoire d'enfance très précise et affectivement intense. Le témoignage de Jacob est à cet égard exemplaire.

« Moi j'ai l'impression qu'il y a moins de vie sous-marine aussi dans les lagons. [...] Je me souviens quand j'étais petit j'allais presque tous les week-ends à la plage de Lafayette. J'allais faire du snorkeling avec mon père [...]. On voyait plein de poissons, plein de requins, plein de tortues. Et depuis que je suis adulte, quand j'y retourne, je vois plus tout ça. [...] C'est rien du tout par rapport à ce que j'ai vu avant. » (Jacob)

Ce témoignage articule la perte environnementale à une perte relationnelle et biographique – le snorkeling avec le père, le rituel hebdomadaire – qui rend la dégradation du milieu indissociable d'un récit de soi. La solastalgie se caractérise par une transformation du milieu non pas vécue comme un fait extérieur, mais comme une atteinte à l'identité et à la continuité de l'existence. Jacob prolonge ce registre en l'étendant à la dimension proprement sociale du littoral, avec l'exemple de la marina.

« J'ai de très très beaux souvenirs quand j'étais petit, de la marina, et c'était très beau mais maintenant je trouve que [...] c'est moins humain ; il n'y a personne qui joue dans la marina maintenant. Quand j'étais petit, il y avait plein d'enfants qui allaient plonger dans la mer. [...] Avant c'était un vrai vrai lieu de vie. » (Jacob)

La perte environnementale (la qualité du milieu marin) et la perte sociale (le lieu de vie, la sociabilité enfantine) sont saisies dans un même mouvement nostalgique. On retrouve ici une structure proche de celle observée ailleurs où la perte du lien communautaire, des pratiques et du milieu étaient articulées dans un même récit de désintégration. À Papeete, toutefois, cette articulation passe par la mémoire individuelle plutôt que par une mémoire collective et historique structurée.

Un cas particulier mérite ici d'être souligné, celui du blanchissement corallien tel qu'il émerge de l'entretien avec Tiare, résidente de Papeete. Tiare découvre au Fare Natura que les coraux étaient colorés – ce qu'elle ignorait jusqu'alors.

« Je me demande si j'ai pas découvert qu'ils étaient colorés quand j'étais allée voir le Fare Natura [...] Pour moi juste le corail il était blanc, c'est vrai que quand on me pose la question, quand on dit "imagine un corail", je le vois pas coloré. » (Tiare)

Ce témoignage constitue une illustration du shifting baseline déjà évoqué en section 3. Pour Tiare, le corail blanchi – donc dégradé – est devenu la référence normale, l'image mentale par défaut du corail. La perte n'est ici même pas vécue comme une perte, puisque l'état antérieur n'a jamais été perçu comme tel. C'est par la médiation d'un dispositif extérieur, l'exposition, que l'écart devient visible. Cette absence de perception de la perte constitue paradoxalement la forme la plus aboutie de la dégradation des références environnementales, et appelle, pour la DPE, une vigilance particulière en matière de transmission de l'état antérieur des milieux.

Un point de vigilance analytique doit par ailleurs être souligné, dans la continuité de la section 3. Le déplacement de référence (shifting baseline) opère ici de manière inversée, puisque c'est l'état de l'enfance qui sert d'étalon idéalisé. La nostalgie environnementale est un puissant moteur de conscience écologique, mais elle peut aussi figer une ligne de base subjective qui n'est pas nécessairement un repère écologique fiable.

Tahiti (presqu'île) et Moorea

MOYEN / FORT

Sur la presqu'île, la perte se donne d'abord à voir dans le registre des ressources marines, selon une trame proche de celle observée à Huahine. Les personnes rencontrées évoquent la raréfaction et le déplacement des poissons, associés à une transformation des repères halieutiques qui organisaient auparavant les pratiques de pêche. Cette perception d'un appauvrissement du lagon et du large s'inscrit dans une temporalité longue, celle d'un état antérieur perçu comme plus abondant, et rejoint les analyses développées pour les autres localités où le stock halieutique fait office d'indicateur sensible du changement.

Mais sur la presqu'île, cette perte environnementale se double d'une perte paysagère d'une intensité particulière, cristallisée par les aménagements liés aux Jeux olympiques. La construction de la tour des juges à Teahupo'o a suscité une mobilisation locale importante et un accueil très défavorable d'une partie de la population. L'épisode de la barge ayant endommagé une « patate corallienne » a agi comme un point de tension, habitant·es, surfeur·euses et organisateur·rices des Jeux autour de la valeur du récif et de la légitimité des interventions sur le milieu. Cet événement a fonctionné comme un révélateur, en donnant une forme concrète et médiatisée à un sentiment plus diffus de dépossession et de désir de protection du milieu.

Le témoignage de Ioarai déborde d'ailleurs le seul cas de la tour des juges pour englober une transformation d'ensemble du cadre de vie.

« Il n'y a pas eu que la tour des juges. La tarodièrre en bord de route là, ils en ont fait un parking. Aussi le pont, moi j'ai toujours connu l'ancien pont, j'aimais bien ce pont. Maintenant ils ont fait celui avec les bars dans tous les sens, c'est pas un style d'ici, moi je dis. Tout ça alors qu'on a eu plein d'inondations ici. Avant on avait pas ça. Ça a carrément changé. Avant, Taravao c'était pas comme ça, maintenant ça devient carrément la ville, d'un côté c'est bien mais pas trop non plus en fait. » (Ioarai)

La tarodièrre devenue parking, l'ancien pont remplacé, l'urbanisation de Taravao dessinent un paysage qui ne se reconnaît plus, où l'attachement à un « style d'ici » se heurte à une modernisation vécue comme importée. L'évocation des inondations relie cette transformation urbaine à une dégradation environnementale ressentie, sans que la responsabilité en soit clairement attribuée. L'ambivalence finale, « d'un côté c'est bien mais pas trop non plus », traduit la difficulté à rejeter en bloc un développement dont certains bénéfices sont reconnus, tout en éprouvant la perte de ce qui faisait la singularité du lieu.

À Moorea, le sentiment de perte s'exprime avec une intensité particulière et se déploie sur deux plans distincts, celui des pertes déjà advenues et celui des pertes redoutées, en cours ou à venir. Cette temporalité double distingue le terrain de Moorea de celui de Papeete, où la perte relève principalement d'une mémoire biographique révolue.

Les pertes déjà réalisées ne se limitent pas à l'érosion côtière, déjà évoquée pour les autres terrains. Elles passent tout autant par les transformations rapides du paysage, où la montagne est entaillée et le bord de mer accaparé pour la construction d'hôtels et de résidences, dont certains abandonnés sont identifiés comme « des friches touristiques » (Bachimon, 2012). Le paysage des quartiers d'habitation s'est lui aussi transformé, notamment par la multiplication des murs délimitant les parcelles. Là où l'on rapportait autrefois devoir traverser chez le voisin pour rejoindre son propre terrain, ces murs matérialisent aujourd'hui un individualisme perçu comme croissant. Ils produisent également une perte concrète, celle de la vue, puisque de nombreux points de la route qui donnaient autrefois sur la mer ou sur l'entrée des vallées ne donnent désormais que sur des façades de béton. Tamatoa exprime cette double dimension, esthétique et sociale, de la transformation.

« Avant, il y avait pas de barrière, pas de mur. Maintenant en bord de route, tout le monde construit des murs, en même temps avant c'était tranquille, aujourd'hui, avec les vols, les curieux, des touristes qui se baladent chez toi, c'est pas possible. C'est moche maintenant tous ces murs. Aussi, c'est parce qu'on est devenu trop individualiste, chacun sa vie. C'est plus comme avant ça. » (Tamatoa)

Le témoignage de Tane inscrit cette transformation du paysage dans une profondeur historique plus longue, où la perte environnementale se noue à une perte mémorielle et généalogique.

« Maintenant, Moorea, avec tous ces hôtels, et tout ce tourisme je me dis que mes *tupuna* ils aimeraient pas voir ce que leur île est devenue. Je dis pas que le tourisme c'est pas bien, plein de familles peuvent vivre grâce à ça. Mais. Regarde tous ces hôtels partout, ils font partie du paysage maintenant. On m'a dit que 'Ōpūnohu, les champs d'ananas, avant c'était là où habitaient plus de cent mille personnes, ils réussissaient à vivre et puis la France et les Anglais sont arrivés et après ça ça ça et aujourd'hui on a perdu tout ça. On casse la montagne pour faire des maisons. On remplace les *fa'a'apu* par des Airbnb » (Tane, Papetō'ai)

Ce témoignage articule plusieurs registres de perte dans un même mouvement. La transformation du paysage contemporain, la mémoire d'un peuplement précolonial dense et autosuffisant, et la substitution actuelle des *fa'a'apu* par des logements touristiques se répondent pour composer un récit de dépossession longue. La vallée de 'Ōpūnohu, déjà évoquée en section 3 pour la sédimentation terrigène liée aux plantations d'ananas, réapparaît ici comme lieu de mémoire d'une abondance perdue, ce qui montre combien un même espace condense des strates de transformation dont les origines s'échelonnent du contact colonial à l'économie actuelle.

Le second plan est celui des pertes potentielles, qui n'ont pas encore eu lieu mais dont la menace nourrit une mobilisation présente. La plage de Temae fait ainsi l'objet d'un projet de privatisation porté par un groupe hôtelier, contre lequel plusieurs associations se mobilisent et font circuler des pétitions pour

préserver son accès public. Cette dimension est importante pour la DPE, car elle montre que le sentiment de perte à Moorea ne se limite pas à une déploration tournée vers le passé mais alimente une capacité d'action collective au présent.

Un phénomène commun à Tahiti et à Moorea mérite ici d'être relevé, celui de la persistance des toponymes usuels face au renouvellement rapide des dénominations officielles. De nombreux lieux continuent d'être désignés dans la pratique courante par le nom qui les a popularisés, indépendamment de leurs changements d'appellation successifs. La plage et l'hôtel du Radisson, devenus Tahiti Pearl Beach Resort, restent le Radisson. L'avenue Bruat, rebaptisée avenue Pouvāna'a a O'opa, demeure l'avenue Bruat. Le Méridien de Punaauia, devenu le Tahiti Lagoon Resort, reste le Méridien, et le collège de Tipaeru'i, récemment renommé Louise Carlson, continue d'être le collège de Tipaeru'i. À Moorea, la zone de l'ancien Club Med reste désignée comme le lieu du Club Med, et l'Intercontinental, anciennement Beachcomber, demeure le Beachcomber dans l'usage.

Cette persistance dépasse la simple habitude langagière. Dans un contexte où le paysage physique se transforme rapidement, sous l'effet des murs, des hôtels et des résidences décrits plus haut, le maintien des anciens noms fonctionne comme un dispositif de mémoire orale des lieux qui refuse d'enregistrer la substitution. Le paysage nommé résiste là où le paysage matériel change, et l'usage tenace des toponymes populaires constitue une forme de continuité symbolique, une manière discrète de ne pas acter la perte.

Ces pertes procèdent de deux dynamiques distinctes que les habitant·es perçoivent souvent de manière entremêlée. Une part relève effectivement du changement climatique, avec la diminution des stocks de poissons, l'érosion et l'inopérance progressive des savoirs locaux, phénomènes également à l'œuvre à Tahiti comme à Moorea et documentés dans les autres localités de l'étude. Mais une autre part, plus immédiate et plus visible, tient à l'urbanisme et au développement, qui transforment les paysages à un rythme bien plus rapide que les processus climatiques. Ce sont ces transformations rapides qui occupent la place la plus importante dans les pertes ressenties, parce qu'elles frappent des lieux investis d'attachement et qu'elles rendent tangible, presque du jour au lendemain, la disparition d'un environnement familier. Le changement climatique se trouve ainsi perçu à travers le prisme d'une transformation du territoire dont les moteurs sont d'abord humains et locaux. Pour la DPE, il serait intéressant de donner la voix aux personnes sur les transformations qu'elles observent, et les diffuser comme supports pour signaler les risques induits par le changement climatique sur le milieu et inciter à l'action de préservation. Des mobilisations à Moorea sont en cours pour préserver la plage de Temae, tandis que l'épisode de la « tour des juges » a bien démontré que l'action sociale peut avoir un impact.

5- Vision pessimiste de l'avenir qui induit un certain défaitisme vis-à-vis de l'action

Tahiti (Papeete)

FORT

À Papeete, la projection vers l'avenir est traversée par un pessimisme marqué, qui se distingue toutefois de l'éco-anxiété telle qu'elle est parfois décrite dans la littérature. Il ne s'agit pas tant d'une angoisse vive et envahissante que d'une forme d'acceptation résignée, d'un fatalisme tranquille qui désamorce l'action avant même qu'elle ne soit envisagée. Jacob en donne la formulation la plus aboutie.

« Moi ça va être très pessimiste ce que je vais dire mais c'est pas grave. Depuis que je suis gosse, je suis dans une acceptation silencieuse de la chose. » (Jacob)

Cette « acceptation silencieuse » est caractéristique de ce que Norgaard (2011) a analysé sous le terme de *socially organized denial*, non pas un déni de l'existence du changement climatique, mais une mise à distance émotionnelle et pratique qui permet de continuer à vivre normalement malgré la conscience du problème. Le hiatus entre conscience et action est clairement explicité par Hitinui, qui hésite d'ailleurs sur la qualification de son propre état.

« Est-ce que je suis inquiet ? Je ne pense pas suffisamment. [...] Mon *feed*, il me met une pression dans la gueule. Après, est-ce que je suis inquiet ? Ce n'est pas ma priorité quoi. Ce n'est pas le premier souci auquel je pense. » (Hitinui)

Le défaitisme est ici alimenté par un sentiment d'impuissance structurelle, c'est-à-dire la perception que les leviers d'action échappent totalement à l'échelle individuelle. Hitinui l'exprime de manière imagée.

« Il n'y a pas vraiment de manivelle pour faire comme ça quoi. On peut pas faire : "C'est quand que vous arrêtez de produire bandes de bâtards ?" » (Hitinui)

Ce sentiment d'impuissance s'articule à une logique d'attente du signal-prix, c'est-à-dire l'idée que l'inquiétude ne deviendra effective qu'au moment où le changement affectera concrètement et matériellement le quotidien.

« On s'inquiètera quand le prix va monter, quand on aura trop pêché quoi et que le thon va être hyper cher. » (Hitinui)

« Si jamais on me parle de pêche et que j'ai quand même du poisson dans mon assiette, je vais pas vraiment m'en inquiéter, pas tout de suite quoi. » (Poeragi)

Ce report de l'inquiétude au moment de l'impact concret rejoint les analyses de Weber (2016) sur le caractère psychologiquement « distant » du changement climatique : tant que ses effets ne sont pas

immédiatement et personnellement ressentis, la mobilisation reste faible, y compris chez des personnes parfaitement informées.

Un second registre, spécifique à cette génération, est celui du poids d'une responsabilité perçue comme imposée et injuste. Tiare, Jacob et Magalie expriment ce ressentiment générationnel.

« On nous met la responsabilité sur le dos alors que nous on est arrivés dedans. Les anciens et les médias disent qu'on doit sauver le monde mais les vieux c'est eux qui polluent toujours autant, ils ont détruit le monde, mis en danger des vies, disent qu'on doit sauver le truc et eux continuent de faire n'importe quoi. Et puis quand on veut prendre la parole on ne nous écoute pas, on est trop jeune. » (Tiare)

« Je pense que c'est le fléau de notre génération. Je pense que la génération 90-2000, c'est notre problème principal. » (Jacob)

« Moi j'ai l'impression qu'ils attendent qu'on règle le problème. » (Magalie)

Ce sentiment d'une charge déléguée est redoublé par un contraste générationnel descendant, particulièrement frappant dans le témoignage de Jacob, enseignant, qui observe chez ses élèves un climato-scepticisme naissant.

« Même pire, moi j'ai des ados dans mes classes, genre j'ai des 6e, 5e qui ne croient pas au changement climatique. [...] Ils me sortent des arguments climato-sceptiques. » (Jacob)

Cette donnée nuance l'image d'une jeunesse uniformément mobilisée et signale l'émergence, chez les plus jeunes, de discours climato-sceptiques vraisemblablement diffusés par les réseaux sociaux (cf. section 7). Enfin, le défaitisme se nourrit d'une lecture critique de l'incohérence des politiques publiques, perçue comme un frein objectif à toute mobilisation individuelle. Mirina formule cette contradiction de manière particulièrement aiguë.

« Ils sont contradictoires. Tu ne peux pas promouvoir l'environnement et sauver le tourisme [...]. Tu veux couper les marumaru [arbres] alors c'est peut-être le seul endroit encore où il y a ce genre d'ombre. » (Mirina)

Cette critique, qui touche à la confiance dans l'action publique, sera reprise et approfondie dans la section 6. Elle est mentionnée ici en ce qu'elle alimente directement le défaitisme : à quoi bon agir individuellement si les pouvoirs publics eux-mêmes contredisent leurs propres objectifs ? Cette mise en cause de la responsabilité différenciée, qui relativise la portée des efforts locaux, est par ailleurs exprimée avec force par Tiare, qui articule un sentiment d'injustice géopolitique au défaitisme.

« On met souvent la faute sur nous les petits gens [...] mais [...] les grands changements ils viendront pas de nous. [...] si tout le monde fait un petit peu, et que derrière il y a pas des gens comme Trump qui veulent sortir de tous ces trucs... C'est eux qui commandent et ils nous mettent ça sur la tête en disant c'est notre truc. » (Tiare)

Cet argument de la responsabilité disproportionnée des grandes puissances, bien documenté dans la littérature sur la perception du changement climatique dans les petits États insulaires (Duvat et al., 2021), est analytiquement à double tranchant : il exprime une lucidité géopolitique réelle, mais peut aussi

justifier une forme de déresponsabilisation locale. Pour la DPE, ce point appelle une communication qui valorise l'action locale sans nier l'asymétrie mondiale des responsabilités, sous peine de se heurter à ce sentiment d'injustice parfaitement fondé.

Tahiti (presqu'île) et Moorea

MOYEN / FORT

Sur la presqu'île et à Moorea, on retrouve les mêmes structures qu'à Papeete, avec une mise à distance émotionnelle du changement climatique qui protège la continuité du quotidien. À cette mise à distance s'ajoute toutefois un prisme spécifique, celui de la religion, qui inscrit le changement climatique dans l'avènement de l'apocalypse et lui donne une lecture eschatologique. Ce cadre a été largement traité dans les rapports de Huahine et d'Anaa, qui en constituent ici le cadre analytique de référence. La lecture religieuse fonctionne comme une grille d'interprétation qui, tout en donnant sens aux bouleversements observés, tend à situer leur résolution hors de portée de l'action humaine, renforçant d'autant le défaitisme déjà repéré à Papeete.

Ce défaitisme doit par ailleurs être replacé dans une hiérarchie des préoccupations où le changement climatique occupe rarement le premier rang. Au travers des échanges informels menés sur l'ensemble des terrains, il est apparu que l'inquiétude vis-à-vis de l'avenir porte plus essentiellement sur le travail, la vie chère, la santé et l'éducation. Le changement climatique se trouve ainsi relégué derrière des préoccupations vécues comme plus immédiates et plus directement matérielles, ce qui prolonge la logique de distance psychologique repérée à Papeete. Ce constat concorde avec l'analyse statistique de la perception du changement climatique commandée par la DPE (Alvea Consulting, 2024), qui situe également ces enjeux socio-économiques au premier plan des inquiétudes des personnes interrogées.

Cependant, à Tahiti comme à Moorea, il existe des initiatives qui viennent contrebalancer ce pessimisme en portant une vision ouverte du futur. La FAPE, avec Jason Témaui Man, mène un travail de sensibilisation et propose des solutions concrètes de lutte contre le changement climatique. Keep Moorea Wild œuvre à la préservation des zones terrestres. Les Coral Gardeners, malgré les nombreuses critiques dont ils et elles font l'objet, portent une voix à l'international pour la préservation du milieu et mènent des actions de prévention auprès des publics scolaires. À Moorea plus particulièrement, des actions sociales et solidaires voient le jour, tel le projet Taro Ite de la Tahitian Historical Society ou encore la tarodière paroissiale de la paroisse protestante mā'ohi de Ma'atea, véritable lieu de transmission et de préservation. L'ensemble de ces acteurs porte la vision d'un futur sauvable, où l'action collective locale demeure possible et signifiante.

Ces dynamiques sont essentielles à saisir pour la DPE, car elles offrent des points d'appui concrets contre le fatalisme. Là où le défaitisme prospère sur le sentiment d'impuissance et sur la délégation de la responsabilité, ces initiatives incarnent une alternative visible et incarnée, portée par des figures locales identifiables. Elles montrent qu'une vision de l'avenir peut se construire à l'échelle du territoire, sans dépendre entièrement des grands équilibres géopolitiques dont l'inaction nourrit le renoncement.

La vision de l'avenir sur l'ensemble des terrains de Tahiti et de Moorea est marquée par un défaitisme robuste, qui procède moins d'une ignorance que d'une conscience mise à distance. À Papeete, ce défaitisme prend la forme d'une acceptation silencieuse, d'une attente du signal-prix et d'un ressentiment générationnel face à une responsabilité perçue comme imposée. Sur la presque île et à Moorea, il se double d'un cadre religieux eschatologique qui déplace la résolution du problème hors du champ de l'action humaine. Dans les deux cas, le sentiment d'une asymétrie mondiale des responsabilités relativise la portée des efforts locaux et peut alimenter une déresponsabilisation. Toutefois, l'existence d'un tissu d'initiatives locales portant une vision d'un futur sauvable constitue un contrepoint décisif, sur lequel une communication soucieuse de réengager l'action pourra utilement s'appuyer. Pour la DPE, les démarches qui semblent les plus prometteuses sont de valoriser l'action locale sans nier l'asymétrie mondiale des responsabilités, afin de désamorcer le sentiment d'injustice qui nourrit le renoncement ; et de diffuser des portraits et messages des figures porteuses d'une vision d'un futur sauvable identifiées sur le terrain. Et de diffuser ces productions via le maillage associatif plutôt que par les comptes du Pays semble également plus pertinent ici, puisque ce sont précisément ces réseaux associatifs, FAPE, Keep Moorea Wild, Coral Gardeners, Tahitian Historical Society, la paroisse de Maatea, qui portent cette vision positive.

6- Confiance envers les savoirs/discours scientifiques

Tahiti (Papeete)

MOYEN

À Papeete, le rapport aux savoirs scientifiques et aux discours politiques est marqué par une fragilité de la confiance, qui se manifeste à deux niveaux distincts, d'une part la circulation de discours climato-sceptiques et complotistes, d'autre part un déficit de formation de base sur le fonctionnement du climat qui fragilise la capacité à les contrer.

Le premier point notable est la porosité aux théories du complot environnemental, dont témoigne Mirina à propos de phénomènes de type « chemtrails » ou du projet HAARP.

« Apparemment, y'a une théorie du complot sur le contrôle du climat [...] Mais ça peut être possible ? Non mais aujourd'hui avec l'évolution des technologies et tout, c'est quelque chose qui peut arriver. [...] C'est pour ça que ce genre de personnes, je peux pas non plus les blâmer, ou les viser directement parce que c'est quelque chose qui peut être vrai. » (Mirina)

Ce qui est analytiquement significatif ici n'est pas tant l'adhésion à la vraisemblance de thèses complotistes que la posture d'incertitude bienveillante à leur égard. Mirina ne tranche pas, et accorde à ces théories une plausibilité résiduelle. L'absence de compréhension des mécanismes du changement climatique, et non de son existence, crée un vide épistémique dans lequel s'engouffrent aussi bien les discours complotistes que le climato-scepticisme. La littérature sur la lutte contre le climato-scepticisme indique à ce sujet que c'est la connaissance des causes et des mécanismes du changement climatique, davantage que la simple conscience de son existence, qui favorise des perceptions plus robustes et une plus grande résistance aux discours alternatifs (Cook et *al.*, 2014 ; van der Linden et *al.*, 2017). Le climato-scepticisme est par ailleurs documenté comme une réalité présente dans l'entourage immédiat des personnes rencontrées, à travers la figure du père de Jacob.

« Pour mon père y'a pas mal de choses qui sont des complots dans la vie. » (Jacob)

Cette donnée, articulée au climato-scepticisme observé par Jacob chez ses propres élèves de collège (cf. section 5), dessine une circulation intergénérationnelle des discours de défiance qui ne saurait être négligée.

La défiance envers le discours politique est particulièrement vive chez Tiare, qui articule une critique de l'urbanisation conduite sans considération sociale ni environnementale.

« Fritch [...] dans ses nouveaux programmes veut tout bétonner et il réfléchit pas aux conséquences. Ils veulent faire des nouveaux bâtiments, ils veulent casser les vieux et en attendant on a nos mamies qui sont toujours sur un terre-plein vide sous un chapiteau. C'est beau les projets mais s'ils réfléchissent pas aux gens et aux conséquences environnementales [...] pour moi là clairement l'urbanisation et la bétonisation c'est un gros problème. » (Tiare)

Tiare mobilise aussi la figure de Greta Thunberg, dont le traitement public cristallise selon elle le mépris des « grosses têtes » envers les porteur·euses de l'alerte climatique.

« Greta Thunberg qui essaye de nous faire changer les choses, qui se fait pointer du doigt et humilier en public par les grosses têtes parce qu'elle est jeune, parce qu'elle défend des idées qui vont contre [eux]. » (Tiare)

La défiance prend corps chez Tiare aussi lorsqu'elle mobilise la venue d'Hinaupoko Deveze, Miss Tahiti 2025 et Miss France 2026, où l'événement spectaculaire sert à détourner l'attention d'une décision environnementale contestée.

« Ils ont donné une distraction au peuple pendant qu'ils râlaient parce qu'ils voulaient pas que le gouvernement, la mairie [...] le Pays coupe les arbres. C'est devant l'école Paofai. Y avait plein d'arbres qui étaient menacés. [...] Y a une dizaine de personnes qui se sont opposées à ça, qui se sont attachées à l'arbre et qui ont résisté, du coup la découpe a été retardée. Et deux semaines après y a la Miss Tahiti nouvellement Miss France qui débarque, qui fait un défilé hyper impressionnant avec des chars en fleurs [...], tout le peuple invité, un écran de fumée en fait. Pendant ce temps, un kilomètre plus loin, ils coupaient les arbres pendant que le défilé avait lieu. » (Tiare)

Cette défiance envers le discours politique se prolonge en une recommandation explicite, sur les modalités efficaces de communication. Tiare valorise nettement le témoignage incarné par rapport au discours institutionnel.

« C'est plus marquant quand c'est les gens que quand c'est les politiques. Parce que tu es plus touchée, tu te rapproches plus. Moi un discours politique j'en ai rien à foutre. Demain [un politique] il fait un discours sur mon environnement je dis "ouais vas-y parle", alors que demain il y a une personne qui a été victime de ces conséquences environnementales et là j'écoute beaucoup plus parce qu'ils ont pas cette réputation de menteur, de beau-parleur. » (Tiare)

Cette préconisation rejoint celle déjà formulée à Huahine et Anaa (cf. rapports connexes) et constitue l'un des points de convergence les plus solides de l'ensemble de l'étude. La défiance envers le discours politique est telle que la médiation par les pairs et les témoignages incarnés apparaissent comme le vecteur de communication le plus crédible.

À l'inverse de cette défiance politique, on observe chez certaines personnes rencontrées à Papeete une confiance sélective envers certaines institutions scientifiques. Cette confiance est toutefois exigeante et conditionnelle, évaluée à l'aune de la concordance entre le discours institutionnel et l'observation empirique directe, comme le montre la comparaison défavorable de Météo France avec l'outil Windguru et d'autres applications météo, perçues comme plus fiables au regard de l'expérience quotidienne par plusieurs personnes rencontrées. Ce rapport pragmatique à la crédibilité des sources rejoint le fonctionnement documenté sur l'ensemble des autres terrains de l'étude.

Par ailleurs, le constat d'un effort de sensibilisation sans lendemain, une journée sans suite, une restitution sans mécanisme de suivi, produit un sentiment d'inachèvement qui peut nourrir la défiance. Pour la DPE, la sensibilisation ponctuelle, non inscrite dans la durée, fragilise la confiance plutôt qu'elle ne la construit.

Tahiti (presqu'île) et Moorea

FORT / MOYEN

La défiance envers le discours politique est également présente et s'articule à une critique de la gestion environnementale, dans des termes proches de ceux documentés à Papeete. Elle coexiste avec une valorisation des savoirs locaux comme registre autonome de lecture du milieu (cf. section 1), ce qui tend à relativiser la dépendance à un discours institutionnel perçu comme éloigné des réalités vécues.

Moorea constitue sur ce point une configuration singulière, qui mérite d'être traitée séparément. La présence ancienne et continue du CRIIBE et de la Gump Station de l'Université de Californie a instauré sur l'île une relation de longue durée entre chercheur·euses et habitant·es, dont les effets sur les représentations sont structurants. Contrairement aux situations décrites à Anaa, où des scientifiques viennent ponctuellement « dire ce qu'on sait déjà » (cf. Rapport Anaa, section 6) et suscitent une forme de revendication d'autonomie épistémique, à Moorea la présence scientifique s'est progressivement insérée dans le tissu local, notamment par le recrutement d'habitant·es comme personnels de terrain, guides ou technicien·nes, et par des interactions répétées autour des suivis de récifs et d'écosystèmes lagunaires. Cette intégration a eu pour effet de familiariser une partie de la population mooréenne avec les cadres d'interprétation scientifiques du changement climatique, en particulier s'agissant des effets sur le lagon, blanchissement corallien, acidification, modifications des peuplements. Ces phénomènes semblent mieux nommés, mieux identifiés et mieux documentés que dans le reste de la Polynésie française. La présence de nombreuses associations et initiatives de protection de l'environnement assure également cette sensibilisation.

Cette présence et ces sollicitations continues créent cependant des effets de rejet, ce qui est très important à souligner. Certaines personnes rencontrées m'ont reçu avec méfiance, lasses de parler encore du changement climatique, et ont verbalisé un agacement envers des chercheur·euses perçu·es comme les dépossédant de leurs savoirs et de leur temps, et comme occupant leur espace. Cela s'observe par exemple avec la mise en place d'unités de mesure météorologique chez des particuliers, dont les relevés peuvent se faire à l'improviste et par un nombre indéfini de personnes, ou encore avec les zones de restriction du lagon. Certain·es pêcheur·euses accueillent ces mesures positivement, notamment les rāhui, tandis que d'autres les trouvent dommageables, surtout lorsque ces zones se situent en face de

chez elles·eux ou sur des spots de pêche identifiés avant leur mise en place. Cette défiance s'étend également à certaines actions d'associations, comme en témoigne Ken, pêcheur.

« C'est pas non plus les sauveurs qu'ils [les Coral Gardeners] pensent. Quand je regarde, moi j'ai grandi ici, je vois bien comment sont les coraux. J'ai vu le blanchiment, les *taramea* [acanthaster], les invasions des algues [turbidaria]. Dis-moi, à quoi ça sert de planter des arbres dans une forêt en feu ? Ça sert à rien. Pour éteindre un feu, il faut un extincteur, t'es d'accord ? Je les vois, ils passent souvent par là. Ils font du tourisme, c'est un business rien de plus. » (Ken)

La configuration mooréenne est donc à double face. La familiarité avec les cadres scientifiques y est réelle et supérieure à celle des autres terrains, mais elle s'accompagne d'une fatigue d'enquête et d'un sentiment de dépossession qui peuvent se retourner en défiance, aussi bien envers les institutions scientifiques qu'envers les associations les plus visibles.

La confiance envers les savoirs scientifiques et les discours politiques se structure, sur les terrains de Tahiti et Moorea, autour d'une même exigence, celle de la concordance entre le discours et l'expérience vécue. La défiance envers la parole politique est forte et convergente sur l'ensemble des terrains, nourrie à Papeete par la perception d'incohérences dans l'action publique et par un usage jugé spectaculaire de l'événementiel, et sur la presqu'île comme à Moorea par une critique de la gestion environnementale. Cette défiance politique se double, à Papeete, d'une porosité aux discours complotistes et climato-sceptiques qui tient moins à un rejet du changement climatique qu'à un déficit de compréhension de ses mécanismes, lequel ouvre un vide épistémique. Face à cette défiance, le témoignage incarné et la médiation par les pairs s'imposent comme le vecteur de communication le plus crédible, constat qui rejoint les rapports de Huahine et d'Anaa et constitue l'un des points de convergence les plus solides de l'étude. Moorea occupe une position singulière, où la longue présence du CRILOBE et de la Gump Station a familiarisé la population avec les cadres scientifiques du changement climatique, tout en produisant des effets de saturation et de dépossession qui peuvent se retourner en défiance. Cette configuration constitue donc à la fois une ressource et un point de vigilance, la confiance restant suspendue à la manière dont la présence savante respecte le temps, l'espace et les savoirs des habitant·es.

Pour la DPE, ce terrain représente non seulement un contexte favorable à la communication climatique, mais potentiellement un modèle d'articulation entre institution scientifique et ancrage local dont les enseignements pourraient être transposés, avec les ajustements nécessaires, à d'autres territoires de la Polynésie française, à la condition expresse de ne pas reproduire les effets de saturation et de dépossession observés. La DPE devra toutefois veiller, y compris à Moorea et sur la presqu'île, à ne pas réduire sa communication à un relais du discours scientifique. La crédibilité de la source reste évaluée en fonction de son rapport à l'expérience vécue, et le témoignage incarné y conserve une force de conviction que le discours expert ne saurait remplacer, comme cela a été documenté de manière convergente sur l'ensemble des terrains de l'étude.

7- Utilisation des nouveaux médias numériques

Tahiti (Papeete)

FORT

À Papeete, les nouveaux médias numériques constituent le principal – et souvent l’unique – canal par lequel l’information climatique parvient aux personnes rencontrées. Le rejet du journal local est unanime et sans appel.

« Réseaux sociaux » (unaniment, groupe de discussion)

[Sur le journal local] « Non. » (unaniment, groupe de discussion)

Cette configuration, déjà documentée à Huahine et Anaa (cf. rapports connexes), est ici particulièrement marquée par l’effet générationnel. Le groupe rencontré est composé de jeunes adultes urbains dont la consommation d’information est quasi exclusivement numérique et algorithmiquement médiée. Un premier enseignement de ce terrain est que la première exposition au changement climatique s’est faite, pour plusieurs personnes du groupe, non par l’école ou les institutions, mais par la fiction cinématographique catastrophiste.

« Et en vrai je trouve qu’on a parlé du changement climatique que par les films en vrai. Avatar c’est carrément ça. Moi, le film qui m’a marqué quand j’étais petite c’était 2012 (film). » (Poeragi)

« Ah oui moi, c’était le film "Le Jour d’après" avec Jake Gyllenhaal. » (Tiare)

Ce constat est analytiquement important : la représentation du changement climatique a été construite, pour une partie de ces jeunes adultes, à travers le prisme du spectaculaire et de la catastrophe imminente, ce qui peut contribuer à la fois au sentiment d’urgence abstraite et au défaitisme documenté en section 5 – les catastrophes de cinéma n’offrent pas de prise à l’action ordinaire. Le format privilégié pour la communication numérique est par ailleurs clairement identifié.

« Les documentaires je pense pas... Les séries, les séries fictives, etc. » (Tiare)

« Les *shorts*, en vrai, parce qu’ils n’ont pas l’attention nécessaire pour les séries et tout hein. » (Hitinui)

La préférence pour les formats courts (*shorts*, *reels*) reflète une économie de l’attention bien documentée dans la littérature sur les usages numériques des jeunes générations (Mastantuono, 2024). Elle appelle une adaptation radicale des formats de communication de la DPE : un document institutionnel long ou un documentaire classique ne trouvera pas son public dans ce segment.

La question de l'algorithme est centrale et mérite une attention particulière. Comme signalé en section 5, Hitinui décrit son *feed* comme une source de « pression » anxiogène. Ce mécanisme est ici à lire sous un angle complémentaire : l'information climatique ne parvient pas par choix actif mais par capillarité algorithmique, ce qui signifie qu'elle reste tributaire des logiques de ciblage des plateformes. Tiare en donne l'analyse la plus précise.

« L'algorithme fait que si toi tu n'es pas le public d'une communication, cette communication elle ne te parviendra pas. Sauf s'il y a une *trend* qui est transversale à tout, et du coup les gens reprennent la *trend* dans d'autres manières et toi parfois tu peux avoir ça parce que la *trend* fait que tu passes. » (Tiare)

Cette analyse pointe une limite structurelle des campagnes de communication institutionnelles sur les réseaux sociaux : leur portée dépend moins de leur qualité intrinsèque que de leur capacité à s'insérer dans une dynamique virale ou à cibler des audiences déjà sensibilisées. Pour toucher des publics non encore engagés, la logique de la *trend* transversale – c'est-à-dire du contenu suffisamment ancré dans les codes culturels circulants pour être repris et rediffusé – apparaît comme la voie la plus efficace.

C'est dans ce cadre que Tiare formule une recommandation de communication culturellement ancrée, fondée sur l'expérience des clips de prévention sanitaire diffusés à Tahiti.

« Pendant le COVID il y avait DJ Harmelo qui avait fait une chanson "Mets ton masque". Pour des trucs aussi basiques que de la sécurité individuelle, santé tout ça, ils avaient besoin de faire un clip carrément, filmé, musique. Tu te dis "c'est juste pour une information", ils ont besoin d'un clip vidéo carrément. C'est disproportionné mais c'est visuel et ça a bien marché. Après ils ont fait "Mets ton casque". » (Tiare)

Interrogée sur la musique comme vecteur de communication, sa réponse est sans ambiguïté.

« Oui ! Ils ont utilisé Harmelo pour deux sujets différents avec le même principe de base. Ici les gens adorent ça ! » (Tiare)

Elle prolonge cette piste en évoquant des artistes locaux susceptibles d'incarner un discours environnemental crédible et populaire.

« Ceux qui font "Petit navire". Koru. Il y a eu cette chanson sur Moruroa. Quand elle passe les gens chantent quand même. [...] Sabrina Laughlin, Tapuarii Laughlin, ils sont là depuis plus longtemps, donc ils ont peut-être fait des chansons sur la nature. » (Tiare)

Cette piste est directement opérationnelle pour la DPE : la mobilisation d'artistes locaux reconnus pour porter un message environnemental, sur le modèle des clips de prévention, constitue un levier de communication culturellement adapté, potentiellement viral, et bénéficiant d'une crédibilité que le discours institutionnel ne peut pas atteindre seul – ce qui rejoint la préconisation de Tiare sur les témoignages (cf. section 6). Elle identifie également Kaualu, vidéaste local, comme relais potentiel, en insistant sur l'articulation entre authenticité culturelle et compétence de mise en forme.

Tahiti (presqu'île) et Moorea

FORT

Sur la presqu'île et à Moorea, le constat d'une pénétration massive et achevée des réseaux sociaux vaut tout autant qu'à Papeete. La spécificité de Moorea tient toutefois à la présence d'un tissu institutionnel et associatif susceptible de servir de relais à une communication numérique articulée à un ancrage local fort. À Moorea en particulier, la présence du CRIIBE, de la Gump Station et de structures muséales comme le Fare Natura (cf. section 6) constitue un atout que la DPE gagnerait à mobiliser dans une stratégie numérique. Ces institutions produisent une connaissance scientifique localisée sur les milieux lagunaires qui, traduite dans des formats courts et culturellement adaptés, pourrait alimenter une communication crédible et ancrée. La configuration épistémique singulière de Moorea, où la cohabitation entre savoirs locaux et savoirs scientifiques est déjà installée (cf. section 1 et 6), offre un terrain favorable à des contenus numériques co-produits entre chercheur·euses, créateur·rices de contenu et habitant·es, sur le modèle de partenariat évoqué pour Papeete.

Le protocole d'enquête a également comporté un volet d'observation en ligne, mené sur Facebook, plateforme dont le poids reste central dans l'espace informationnel polynésien. Ce terrain numérique a porté sur les principales pages communautaires, au premier rang desquelles « Allo qui sait quoi », ainsi que sur les pages des médias locaux, Polynésie la Première, TNTV, Tahiti Infos et Radio 1, à partir de recherches ciblées sur les termes de changement climatique, de réchauffement climatique et d'environnement. Un premier constat concerne la faible présence spontanée du sujet climatique dans les espaces de sociabilité numérique généralistes. Sur une page communautaire à fort trafic comme « Allo qui sait quoi », les mentions du changement ou du réchauffement climatique sont quasi inexistantes, ce qui indique que le sujet ne s'impose pas de lui-même dans les conversations ordinaires en ligne et qu'il n'y circule pas comme une préoccupation partagée. Ce constat rejoint et prolonge, sur le terrain numérique, l'idée d'une urgence perçue comme abstraite et peu incarnée dans le quotidien (cf. section 5).

Un deuxième constat porte sur le faible rendement attentionnel du sujet lorsqu'il est traité par les médias eux-mêmes. Lorsque les pages des médias locaux couvrent le changement climatique, les publications concernées génèrent rarement un volume d'interactions comparable à celui d'autres sujets d'actualité. Cette moindre réactivité confirme, à l'échelle des métriques d'engagement, la difficulté du sujet à capter l'attention dans un environnement numérique saturé et concurrentiel, et vient étayer empiriquement la nécessité de formats et d'accroches culturellement ancrés déjà soulignée.

Un troisième constat concerne la structuration des discours complotistes en ligne. On observe une redondance notable des commentaires portant sur les chemtrails et le projet HAARP, régulièrement

portés par les mêmes individus, dont la récurrence les rend identifiables au fil des publications. Les réactions qu'ils suscitent ne sont pas univoques. Certaines abondent dans leur sens, mais leur visibilité répétée les expose aussi à la contradiction, plusieurs internautes les repoussant ou les corrigeant publiquement. Cette dynamique est importante pour la DPE, dans la mesure où elle montre que l'espace numérique demeure un espace de controverse où des voix contradictoires s'expriment. Le discours climato-sceptique y est audible et récurrent, ce qui rejoint les observations formulées en section 6 sur la porosité aux théories du complot, mais il y rencontre aussi une résistance ordinaire qui constitue un appui potentiel pour une communication de démystification ciblée.

L'usage des nouveaux médias numériques constitue, sur l'ensemble des terrains de Tahiti et Moorea, le canal principal et souvent exclusif d'accès à l'information climatique, dans un contexte de rejet des médias traditionnels. À Papeete, cet usage est marqué par un effet générationnel fort, une consommation algorithmiquement médiée et une première exposition au changement climatique passée par la fiction catastrophiste, ce qui n'est pas sans lien avec le défaitisme documenté en section 5. La préférence pour les formats courts et l'analyse fine du fonctionnement de l'algorithme, portée notamment par Tiare, désignent la *trend* transversale et le contenu culturellement ancré comme les voies les plus efficaces pour atteindre des publics non encore sensibilisés, la portée d'une campagne dépendant moins de sa qualité intrinsèque que de sa capacité à s'insérer dans une dynamique virale. Le modèle des clips de prévention sanitaire portés par des artistes locaux·ales apparaît à cet égard comme un levier directement opérationnel, culturellement adapté et bénéficiant d'une crédibilité que le discours institutionnel ne peut atteindre seul. Sur la presqu'île et à Moorea, cette pénétration numérique se double d'un tissu institutionnel et associatif susceptible de servir de relais, et la configuration épistémique singulière de Moorea offre un terrain favorable à des contenus co-produits entre chercheur·euses, créateur·rices de contenu et habitant·es. Sur l'ensemble de ces terrains, l'enjeu pour la DPE est donc moins de produire de l'information que de l'inscrire dans les codes, les formats et les circuits de diffusion propres à chaque public. Il est nécessaire de privilégier des formats numériques courts et audiovisuels, ainsi que des vidéos musicales misant sur la viralité, la *trend*, répond directement à l'économie de l'attention et à la logique algorithmique documentées sur ce terrain. S'appuyer sur des vidéastes et artistes locaux·ales avec un appui scientifique, investir l'événementiel culturel urbain, projections en plein air, médiatisation des marches climatiques, prolonge cette logique d'ancrage dans les codes culturels circulants. Le volet d'observation numérique invite par ailleurs à tenir compte du climato-scepticisme par une démystification ciblée.

Conclusion

Le terrain mené à Tahiti et Moorea, en combinant trois zones d'enquête contrastées, donne à voir non pas un rapport unique au changement climatique mais un gradient socio-territorial net, qui doit structurer toute stratégie de communication de la DPE sur ce périmètre. À Papeete, le changement climatique se perçoit d'abord par le corps, à travers la chaleur et l'intensification des pluies, dans un contexte urbain où les savoirs écologiques locaux structurés se sont largement dissociés de l'expérience quotidienne du milieu. La perte y est mémorisée sur le mode biographique de l'enfance, le défaitisme y prend la forme d'une acceptation silencieuse, et l'information climatique y circule presque exclusivement par les canaux numériques, sur fond d'une confiance fragile envers les savoirs scientifiques minée par un déficit de compréhension des mécanismes du climat. Sur la presqu'île et à Moorea, à l'inverse, les savoirs locaux demeurent une ressource active, ancrée dans des pratiques agricoles et halieutiques effectives, adossée, à Moorea, à une observation continue du milieu et à un tissu institutionnel et scientifique – CRIOBE, Gump Station, Fare Natura – qui crée une configuration épistémique singulière où la cohabitation entre savoirs locaux et savoirs scientifiques est déjà installée.

Cette double configuration a deux conséquences pour la DPE. Une communication uniforme, pensée à l'échelle de ce seul périmètre, manquerait nécessairement l'un des deux régimes de perception et risquerait d'alimenter, à Papeete, le défaitisme et la défiance politique, et sur la presqu'île et à Moorea, le sentiment d'une parole institutionnelle en surplomb des savoirs locaux. À l'inverse, il existe sur ce territoire des leviers solides – formats numériques massivement adoptés, créateur·rices de contenu et artistes locaux crédibles, institutions scientifiques implantées, vivier militant, savoirs écologiques opérationnels – sur lesquels une stratégie différenciée peut s'appuyer. La condition est de penser la communication non comme un apport uniforme d'information mais comme un raccordement à des pratiques, des récits et des relais de confiance déjà en place, distincts d'une zone à l'autre.

Synthèse des recommandations à la DPE

Court terme – directement actionnable

- Différencier d'emblée la communication selon les deux régimes territoriaux : à Papeete, partir des pratiques urbaines réelles (mobilité, exposition aux pluies, chaleur) et combler le déficit de compréhension des mécanismes du climat, condition de la résistance aux discours complotistes et climato-sceptiques.
- Privilégier le témoignage incarné de pairs ayant vécu des événements climatiques, plutôt que le discours institutionnel descendant.

- Adapter radicalement les formats numériques aux usages observés, en investissant les formats courts (*shorts, reels*) et en s'appuyant sur la logique de la *trend* transversale pour toucher des publics non encore engagés.

Moyen terme – partenariats à construire

- Nouer des partenariats avec des artistes et créateur·rices de contenu locaux crédibles auprès de leur communauté, sur le modèle des clips de prévention sanitaire COVID, en leur adossant un appui scientifique qui renforce leur pertinence sans dénaturer leur authenticité perçue.
- S'appuyer à Moorea sur les institutions scientifiques implantées (CRIOBE, Gump Station, Fare Natura) comme relais d'une communication articulant savoirs locaux et savoirs scientifiques, et sur le vivier militant, en lui apportant appui institutionnel et compétences de mise en forme.
- Construire les supports, sur la presqu'île et à Moorea, à partir des savoirs locaux existants et de l'observation directe du milieu, plutôt qu'à partir de cadres conceptuels exogènes.

Long terme – travail de fond sur le cadrage

- Inscrire les dispositifs de sensibilisation dans la durée, avec des mécanismes de suivi, afin d'éviter l'effet contre-productif des efforts ponctuels sans lendemain qui nourrissent la défiance.
- Construire un cadrage qui valorise l'action locale sans nier l'asymétrie mondiale des responsabilités, sous peine de se heurter au sentiment d'injustice géopolitique exprimé sur l'ensemble du périmètre.
- Repositionner la DPE comme partenaire des dispositifs et relais locaux – institutions scientifiques, créateur·rices de contenu, militant·es – plutôt que comme source unique du savoir climatique, condition de réception durable de l'ensemble des autres recommandations.

Bibliographie :

- Allot, F., & Erpelding-Parier, E. (2024). Les enjeux sociaux du changement climatique : Un éclairage international pour une feuille de route nationale (Rapport n° 2024-035R). Inspection générale des affaires sociales (IGAS).
- Albrecht, G. A. (2020). Les émotions de la Terre : Des nouveaux mots pour un nouveau monde. Paris : Les Liens qui Libèrent (Ouvrage original publié en 2005)
- Alvea Consulting. (2024, octobre). Les Polynésiens et le changement climatique [Présentation de résultats d'enquête].
- Bachimon, P. (2012). Les friches touristiques en Polynésie française. Révélateur d'une crise de la destination et forme de résistance au tourisme international. *Via@, Varia*, (1). <https://doi.org/10.4000/viatourism.1314>
- Berkes, F. (2018). *Sacred ecology* (4e éd.). Routledge. (Ouvrage original publié en 1999)
- Cook, J., Bedford, D., & Mandia, S. (2014). Raising climate literacy through addressing misinformation: Case studies in agnotology-based learning. *Journal of Geoscience Education*, 62(3), 296–306. <https://doi.org/10.5408/13-071.1>
- Delbove, C. (2025). Dans quelle mesure les savoirs et pratiques agricoles locaux mobilisés dans les fa'a'apu de la presqu'île de Tahiti peuvent-ils favoriser l'adaptation du territoire face aux impacts du changement climatique ? [Mémoire de recherche, Master2 Biodiversité, Écologie et Évolution, parcours Société et Biodiversité, finalité Transformations et Transitions Socio-Écologiques]. Muséum national d'Histoire naturelle.
- Duvat, V. K. E., Magnan, A. K., Perry, C. T., Spencer, T., Bell, J. D., Wabnitz, C. C. C., Webb, A. P., White, I., McInnes, K. L., Gattuso, J.-P., Graham, N. A. J., Nunn, P. D., & Le Cozannet, G. (2021). Risks to future atoll habitability from climate-driven environmental changes. *WIREs Climate Change*, 12(3), e700. <https://doi.org/10.1002/wcc.700>
- Goeldner-Gianella, L., Grancher, D., Magnan, A. K., de Belizal, E., & Duvat, V. K. E. (2019). The perception of climate-related coastal risks and environmental changes on the Rangiroa and Tikehau atolls, French Polynesia: The role of sensitive and intellectual drivers. *Ocean & Coastal Management*, 172, 14–29. <https://doi.org/10.1016/j.ocecoaman.2019.01.018>
- GIEC. (2022). *Changement climatique 2022 : impacts, adaptation et vulnérabilité*. Contribution du groupe de travail II au sixième rapport d'évaluation du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat. Cambridge University Press. <https://doi.org/10.1017/9781009325844>

- Ingold, T. (2000). *The perception of the environment: Essays on livelihood, dwelling and skill*. Routledge.
- Leclercq, M., & Sabinot, C. (2026). Face aux aléas climatiques, les îles du Pacifique mobilisent les savoirs locaux. *The Conversation*. <https://theconversation.com/face-aux-aleas-climatiques-les-iles-du-pacifique-mobilisent-les-savoirs-locaux-274306>
- Mastantuono, E. (2024). A study of the relationship between the TikTok algorithm and content creators: The effects of the digital machine and human interactions [Mémoire de maîtrise, Concordia University]. Spectrum Research Repository.
- Norgaard, K. M. (2011). *Living in denial: Climate change, emotions, and everyday life*. MIT Press.
- Pauly, D. (1995). Anecdotes and the shifting baseline syndrome of fisheries. *Trends in Ecology & Evolution*, 10(10), 430. [https://doi.org/10.1016/S0169-5347\(00\)89171-5](https://doi.org/10.1016/S0169-5347(00)89171-5)
- Penlae, M. (2024). Adapting agricultural practices and water resource management in Moorea: Transmission and evolution of local knowledge in a changing climate [Mémoire de fin d'études, Master 2 Biodiversité, Écologie et Environnement, parcours Environnements Insulaires Océaniques]. Université de la Polynésie française.
- Projet RESCCUE. (2018). *Accompagnement des pratiques agricoles durables*. Domaine de 'Opunohu, Moorea, Polynésie française [Rapport de projet].
- Richez, M.-A. (2024). Les ressources d'apprentissage et de transmission de savoirs et savoir-faire agricoles dans un contexte de changement climatique sur le plateau de Taravao, Tahiti, Polynésie française [Mémoire de fin d'études, ISTOM École supérieure d'agro-développement international].
- van der Linden, S., Leiserowitz, A., Rosenthal, S., & Maibach, E. (2017). Inoculating the public against misinformation about climate change. *Global Challenges*, 1(2), 1600008. <https://doi.org/10.1002/gch2.201600008>
- Walker, B. L. E., López-Carr, D., Chen, C., et al. (2014). Perceptions of environmental change in Moorea, French Polynesia: The importance of temporal, spatial, and scalar contexts. *GeoJournal*, 79, 705–719. <https://doi.org/10.1007/s10708-014-9548-8>
- Weber, E. U. (2016). What shapes perceptions of climate change? New research since 2010. *WIREs Climate Change*, 7(1), 125–134. <https://doi.org/10.1002/wcc.377>